



La Charrue

RÉCITS | IDÉES | CULTURE

T R I M E S T R I E L L E

HIVER 2019

Une école *pour la* vie



Le jardin d'enfants Eugène Vodolazkine • Que peut apporter l'école ? D. L. Mayfield
Les enfants de Pyongyang Stephen Yoon • Le stylo et le clavier Mark Bauerlein



Susan Webb Tregay, *My Fearless Future*, acrylique, 60 x 60 cm

Ce tableau fait partie d'une série peinte par Susan Webb Tregay, intitulée « Once upon a time there were free-range children » (« Il était une fois des enfants élevés en liberté »). L'artiste a exécuté cette série après avoir réalisé que des poules élevées dans un jardin en ville jouissaient d'une plus grande liberté que certains enfants aujourd'hui. « A quoi ressemblait l'enfance d'une petite fille quand la vie était rythmée par les comptines chantées en sautant à la corde...

quand on mesurait la distance aux nombres de tours que l'on pouvait faire à bicyclette avant que ne s'allument les réverbères ? » Née en 1946 à Concord dans le New Hampshire (Etats-Unis), Susan Webb Tregay est une artiste reconnue dans son pays. Son livre le plus récent, *2000 Painting Titles* (2018) comprend des œuvres extraites de cette série. Pour se procurer cet ouvrage et voir d'autres œuvres de Susan Webb Tregay, visitez son site Web : susanwebbtregay.com. ➤



La Charrue

LABOURER POUR QUE NAISSE UN MONDE NOUVEAU

Hiver 2019, Numéro 1

Connaître le Bruderhof 2

Lettre du rédacteur Peter Mommsen 3

Famille et amis 4

Vies : Verena Arnold Maureen Swinger 6

Dossier : Une école pour la vie

Que peut apporter l'école ? D.L. Mayfield 7

Intercession pour des proches Jean-Christophe Blumhardt 13

Le monde est ta salle de classe Fida Meier 15

Le chrétien et l'école publique – quel futur ? Catherine McNeil 20

Pourquoi je scolarise mes enfants à la maison Paisley Hillegeist 23

Récit

Le jardin d'enfants – une expérience personnelle Eugène Vodolazkine 24

Aperçus et profils

Cygnes siffleurs Dwight Wareham 31

Le bon lecteur Karen Swallow Prior et Paweł Kuczyński 32

Cancelde et Emmanuel – Jusqu'où pardonner ? Denise Uwimana 38

Les enfants de Pyongyang Stephen Yoon 41

Le stylo et le clavier Mark Bauerlein 46

Michael et Margaretha Sattler Jason Landsel 48

Artistes : Gustaf Tenggren, Dmitry Samofalov, Sherrie York

WWW.EDITIONSCHARRUE.COM

Connaître la communauté qui édite *La Charrue*



Le trimestriel *La Charrue* est publié par le Bruderhof, une communauté internationale composée de familles et de célibataires qui cherchent à suivre Jésus ensemble. Les membres du Bruderhof s'engagent radicalement à devenir disciples de Jésus dans l'esprit du Sermon sur la Montagne. Inspirés par l'exemple de l'Église primitive de Jérusalem (Actes 2 et 4), ils renoncent à la propriété privée et mettent tout en commun pour vivre dans le refus de la violence, la justice et le service du prochain, au près et au loin. La communauté regroupe des personnes d'origines très différentes. Le Bruderhof comprend vingt-trois implantations, rurales ou urbaines, aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Australie et au Paraguay, avec un total d'environ 2900 personnes.

Pour en savoir plus ou pour organiser une visite, voir le site de la communauté : bruderhof.com/fr. ➔

La Charrue présente des histoires, des idées et une culture originales pour inspirer foi et action quotidiennes. Partant de la conviction que les enseignements et l'exemple de Jésus peuvent transformer et renouveler notre monde, nous cherchons à les appliquer à tous les aspects de la vie, en cherchant un terrain d'entente avec tous les hommes de bonne volonté, indépendamment de leurs croyances. Le but de *La Charrue* est de construire un réseau vivant de lecteurs, de collaborateurs et de pratiquants afin que, pour reprendre Hébreux, nous puissions « nous encourager les uns les autres vers l'amour et les bonnes actions ».

La Charrue inclut des contributions que nous croyons dignes d'intérêt pour nos lecteurs, que nous soyons ou non entièrement d'accord avec eux. Les opinions exprimées par les contributeurs leur appartiennent et ne reflètent pas nécessairement la position éditoriale de *Plough* ou des communautés du Bruderhof.

Rédacteurs en chef : Peter Mommsen, Veery Huleatt, Sam Hine. Rédacteur de l'édition française : Allen Page. Directeur de création : Clare Stober. Directeur artistique : Emily Alexander. Designer : Rosalind Thomson. Directeur-rédacteur en chef : Shana Goodwin. Rédacteurs contributeurs : Maureen Swinger, Susannah Black. Traducteurs : François Caudwell, Joëlle DuBlanchet, Brid Kehoe, Dominique Macabie, Marie-Noëlle von der Recke

Rédacteur en chef fondateur : Eberhard Arnold (1883-1935).

La Charrue, N° 1 : Une école pour la vie (extrait traduit de la publication *Plough Quarterly* No. 19 : *School for Life*, © 2019 par *Plough Publishing House*. tous droits réservés)

Publié par *Plough Publishing House*, ISBN : 978-0-87486-239-3

Copyright © 2019 par *Plough Publishing House*. Tous droits réservés.

Illustration de la couverture par Paweł Kuczyński ; image utilisée avec permission. Quatrième de couverture et couverture intérieure ; image reproduite avec l'autorisation de l'artiste.

Siège Principal

PO Box 398
Walden, NY 12586 USA
+1 845 572 3455
info@plough.com

Royaume-Uni

Brightling Road
Robertsbridge TN32 5DR
+44 (0)1580 883 344
charrue@ccimail.co.uk

Allemagne

Talweg 18 / Grafe Haus
07639 Bad Klosterlausnitz
+49 (0)3 6601 922 5431
holzland@bruderhof.com

Australie

4188 Gwydir Highway
Elsmore NSW 2360
+61 (0)2 6723 2213
info.aus@plough.com

Envoyer les changements d'adresse à *La Charrue*, Darvell Community, Brightling Road, Robertsbridge, E. Sussex TN32 5DR Royaume-Uni.

Abonnement gratuit en navigant à la page Web <http://www.plough.com/sabonner-la-charrue>

Une école pour la vie

PETER MOMMSEN

Chers Lecteurs,

« **A** QUOI SERT L'ÉCOLE ? » C'est une question que mon fils est sans doute le milliardième écolier à poser lorsqu'on lui dit de ranger son ballon de foot et de se mettre à ses devoirs. Les parents disposent de toute une panoplie de réponses, qu'ils ressortent régulièrement le moment venu. N'empêche, la question reste sans réponse, même deux siècles après l'invention par les Prussiens de la scolarité obligatoire.

Les écoles sont le miroir de notre société dans son ensemble ; ce que nous souhaitons pour nos écoles montre clairement ce que nous valorisons dans notre communauté et à qui nous accordons de l'importance. Par exemple, l'idée prussienne de la finalité d'une école – former le bon peuple pour le service de l'État – semble étrangère à la démocratie libérale actuelle. Voici ce que promeuvent les slogans en vogue : *acquérir des compétences commercialisables et réaliser son plein potentiel*.

Ces slogans reflètent deux notions principales. Premièrement : l'école doit préparer l'enfant au marché du travail : l'objectif c'est la réussite des élèves afin de les préparer à prendre les premières places dans la course mondiale à la compétitivité. Deuxièmement : l'école doit aider l'enfant à devenir un individualiste épanoui – un « leader et un catalyseur », « habilité » à « poursuivre sa passion ».

Ces idées façonnent puissamment notre culture, notamment grâce à leur influence sur la vision du monde à la sauce Silicon Valley, qui nous imprègnent tous. Les deux se résument, en fin de compte, à la poursuite de la valeur suprême : la réussite individuelle dans un monde concurrentiel. Ce qui n'est pas dit, c'est que ce genre de réussite s'acquiert aux dépens de quelqu'un d'autre. Par définition, il est impossible de se retrouver tous au-dessus de la

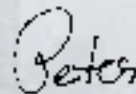
moyenne. On a beau invoquer créativité et diversité, le credo de la méritocratie à l'ère technologique s'avère aussi funeste qu'impitoyable pour la plus grande partie de l'humanité.

Heureusement, ces idées n'ont pas le monopole des esprits, comme nous le rappelle le nouveau livre, si inspirant, d'Alan Jacobs. Dans son ouvrage, *The Year of Our Lord 1943*, Jacobs décrit comment, pendant la Seconde Guerre mondiale, un réseau de penseurs chrétiens, dont Simone Weil, C. S. Lewis et Jacques Maritain, a imaginé à quoi devrait ressembler la société d'après-guerre. Ils se sont surtout intéressés à l'école.

L'un d'eux, le poète W. H. Auden, était instituteur. Dans son exposé de 1943 intitulé « Vocation et société », il exhorte ses collègues éducateurs à se concentrer sur la dimension spirituelle de l'éducation. Il s'agit d'aider les élèves à découvrir leur vocation – tâche déterminante pour la vie de tout homme ; et chacun sait qu'on ne peut en faire l'impasse, même au prix de quelques souffrances. La plupart des gens, obnubilés par la réussite matérielle et la fièvre acheteuse, passent à côté de leur vocation, toute leur vie. Or, affirme Auden, les éducateurs doivent faire en sorte « qu'il soit simplement normal, et non plus exceptionnel, qu'un élève trouve sa vocation ».

Dans la tradition chrétienne, vivre en disciple est aussi une école. Dans cette communauté éducative, sous l'instruction de notre seul Maître, nous apprenons non pas à atteindre notre autonomisation, mais à trouver notre force dans la faiblesse ; non pas à dépasser les autres, mais à les servir ; non à poursuivre notre passion, mais à obéir à un appel.

Bien cordialement,



Peter Mommsen
Rédacteur

Traduit de l'anglais par Dominique Macabie





Photo reproduite avec l'aimable autorisation de Jardely Martinez

Rassemblement des artisans de paix en Colombie, en 2018

Vagues de pardon au Sud-Soudan

John Chol Daau, un des « garçons perdus du Soudan », fut obligé de fuir son village attaqué et détruit par l'armée soudanaise. Des années plus tard, il a pu retourner au Sud-Soudan où il a ouvert une école à Djouba, avec l'idée de former une génération de responsables chrétiens capables d'œuvrer pour la paix et la justice dans leur pays déchiré par la guerre.

Ces derniers mois, John et son équipe ont lu et échangé leurs impressions sur le livre des éditions Plough, *Pourquoi pardonner ?*, écrit par Johann Christoph Arnold. Ils ont dit combien cet ouvrage a exercé une influence profonde sur leur communauté, en suscitant un mouvement de pardon, de réconciliation et de repentance personnelle. John écrit : « Nous lisons deux chapitres avant de nous réunir pour deux heures de discussion. C'était comme une école de disciples, une session créatrice de liens et une opportunité pour apporter un enseignement. Nous avons eu des discussions animées sur des sujets comme la polygamie ou le pardon à accorder aux extrémistes. Nous avons terminé par une journée de réflexion à laquelle les enseignants et l'équipe ont amené leurs amis et leurs conjoints. » Comme résultat, un homme a publiquement pardonné à un soldat qui lui avait tiré dessus deux ans auparavant.

Construire la paix en Colombie

Depuis 1958, plus de 220 000 personnes sont mortes à cause de la guerre civile en Colombie. Maintenant, alors que s'instaure une paix fragile, les mennonites colombiens travaillent activement à guérir par le

pardon les plaies et les déchirures de leur pays. Un camp d'artisans de paix a rassemblé cet été une cinquantaine de personnes venues du Guatemala, du Mexique, d'Australie, des États-Unis et de Colombie. Étaient présents des anciens combattants et des victimes. Tous étaient réunis pour des rencontres et des ateliers sur la résolution des conflits, l'objection de conscience et le dialogue entre victimes et agresseurs.

Jardely Martinez, qui a organisé l'événement, disait : « Notre objectif est d'offrir un espace ouvert, un lieu de paix où Dieu peut nous écouter et où nous pouvons écouter l'histoire de chaque personne qui a souffert des conséquences de la guerre. » Les participants ont reçu des exemplaires de l'ouvrage édité par Plough, *Setenta veces siete: reconciliación en nuestra sociedad (Pourquoi pardonner ?)*, ce même livre qui a suscité des vagues au Sud-Soudan.

Théologie du Peuple de Dieu

« Théologie du Peuple de Dieu » est un nouveau programme d'enseignement à distance proposé par l'Université Pontificale du Latran à Rome. Il offre un parcours de deux années en anglais et en allemand. Le cardinal Kurt Koch, président du Conseil Pontifical pour la Promotion de l'Unité des Chrétiens, déclarait à propos de ce cours par correspondance : « Élaborée à partir du thème du peuple de Dieu, cette



formation théologique unit les diverses disciplines théologiques en un tout, qui trouve ses racines avec Israël. Les questions sur la foi et l'Église posées par l'homme moderne dans la période qui a suivi les Lumières doivent continuellement être reprises. » On trouve parmi les questions abordées par ce cours : « Pourquoi le christianisme n'est-il pas une 'religion' ? », « Pourquoi le judaïsme est-il indispensable à l'Église ? », « En quoi foi et histoire sont-elles liées ? ».

« Théologie du Peuple de Dieu » est un projet de la Communauté Catholique Intégrée (CIC : Catholic Integrated Community), fondée en Allemagne après la Seconde Guerre mondiale et l'holocauste. Guidés

par Herbert et Traudl Wallbrecher, des jeunes se réunissaient pour s'interroger : Pourquoi les chrétiens de leur pays ont-ils échoué à s'opposer à l'idéologie et aux atrocités du régime nazi ? Composée désormais de laïcs et de prêtres, de familles et de célibataires, la CIC se veut un espace où l' « on puisse vivre la plénitude du christianisme avec une approche actuelle de la foi et de la raison ».

Pour en savoir plus sur ce nouveau programme théologique : popolodidio.org/en/distance-learning

Maison Néhémie

Confortablement installé en banlieue, Patrick Murray avait un cabinet d'avocat florissant. Or voici qu'un jour des amis leur ont demandé, à lui et à sa femme Debbie, de les aider à prier pour que quelqu'un vienne les rejoindre dans leur ministère auprès des jeunes de quartiers défavorisés. Après plusieurs mois des prières persévérantes, Debbie lui répondit qu'elle en avait reçu la conviction : le couple que Dieu appelait, c'était le sien. Lui-même n'était pas très chaud pour troquer leur vie tranquille contre un avenir incertain. Mais, après tout, ils étaient chrétiens, n'est-ce pas ? Les Murray vendirent donc leur maison de Westfield, Massachusetts, et s'installèrent en 2002 dans un quartier de Springfield, le redoutable Six Corners : bas revenus et taux élevés de criminalité. Inspirés par l'histoire où Néhémie reconstruit les murs de Jérusalem, ils baptisèrent leur communauté *Nehemiah House*. Vous tomberez sans doute sur eux, en compagnie d'autres personnes qui ont rejoint leur cause, en train de prier pour les trafiquants de drogue et les prostituées sur le trottoir en face, de transformer un terrain vague encombré d'ordures en un jardin, ou encore autour du repas qu'ils partagent avec des demandeurs d'asile. Leur but, affirment-ils, c'est de recoller les morceaux de la vie fragmentée de ceux qu'ils rencontrent avec le ciment de l'amour du Christ.

Célébration des 75 ans de la ferme Koinonia

Il y a plus de cinquante ans mourrait Clarence Jordan dans une baraque de la campagne géorgienne. Depuis lors, son influence n'a jamais cessé de se répandre et de croître, comme en a témoigné la foule hétéroclite – composée d'octogénaires de la région, de jeunes

militants, d'habitues de la vie communautaire, d'agriculteurs passionnés – qui a célébré son héritage le printemps dernier. Fermier et prédicateur baptiste du Sud des États-Unis, Clarence fonda la ferme Koinonia en 1942, pour en faire une « parcelle de démonstration du Royaume », un lieu où il pourrait vivre avec d'autres, en communauté, la justice économique et raciale. Malgré des manifestations d'hostilité locale, notamment la violence du Ku Klux



Des résidents de la ferme Koinonia : de gauche à droite : Norris Harris, Steve Krout et Bren Dubay qui ont retracé l'histoire de la ferme et pris la parole lors de la célébration du 75^e anniversaire.

Klan et un boycott total, la communauté a survécu jusqu'à aujourd'hui. Deux Églises locales qui, il y a cinquante ans, avaient exclu les membres de Koinonia parce qu'ils avaient emmenés avec eux un Noir dans le temple, ont radicalement changé d'attitude, au point de rivaliser pour accueillir la rencontre. koinoniafarm.org ➔

Traduit de l'anglais par François Caudwell

Verena Arnold

MAUREEN SWINGER

« J'EN'AI ÉTÉ SCOLARISÉE que jusqu'à l'âge de quatorze ans », aimait-elle à nous rappeler, nous éditeurs, chaque fois qu'elle repérait une bourde. Verena Arnold, qui fut longtemps correctrice pour les éditions *Plough*, recevait en général la copie papier d'un livre juste avant qu'il ne soit mis sous presse. A ce stade, le texte avait déjà été scruté minutieusement afin qu'y soit décelée la moindre erreur. Le travail de relecture de Verena arrivait en fin de parcours – une sorte d'ultime traque aux bévues. Avec une infaillibilité quasi agaçante, elle mettait le doigt sur des désastres qui avaient échappé aux autres : un mot manquant, une phrase nébuleuse, une ponctuation incongrue.

Verena avait peut-être arrêté l'école à quatorze ans, mais c'était une lectrice insatiable. Née dans une famille de douze enfants, de parents suisses pacifistes émigrés, elle grandit dans l'arrière-pays Paraguayen. L'anglais n'était pas sa langue maternelle (elle ne devait émigrer aux Etats-Unis qu'à l'âge de vingt-deux ans), mais elle en acquit au fil de ses nombreuses lectures une compréhension dont la finesse dépassait sans aucun doute celle de certains diplômés de facultés d'anglais.

Ce n'est qu'assez tard que Verena entra dans le monde de l'édition, après avoir élevé ses huit enfants et servi aux côtés de son mari, Johann Christoph Arnold, pasteur et auteur qui fut pendant dix-huit ans doyen du Bruderhof. Elle commença dans les années 90 avec la relecture des ouvrages (douze en tout) que publia celui-ci aux éditions *Plough*. Ces dernières années, elle avait élargi son activité à de nombreux autres titres publiés chez ce même éditeur.

Comment elle trouvait le temps de faire tout cela reste un peu un mystère. Née en 1938, à soixante-dix ans passés, elle restait très active au sein du mouvement international du Bruderhof, auprès de son mari. Après cinquante ans de mariage, ils formaient un couple inséparable. Ensemble, ils rencontrèrent des papes et des présidents. Elle rendait aussi visite à des

condamnés dans le couloir de la mort.

Il y a dix-huit mois, elle perdit son mari. Elle poursuivit néanmoins les tâches pastorales qu'elle avait partagées avec lui, recevant quasi quotidiennement des personnes ou des couples. En plus de cela, cette vénérable grand-mère de quarante-quatre petits-enfants et arrière-grand-mère de six se rendait chaque jour à la lingerie pour aider à trier les jeans et plier les t-shirts des quelque trois cents membres de la communauté.



Verena Arnold,
1938–2018

Verena s'installait souvent au milieu de la nature pour ses travaux de relecture. Munie d'une pile de documents et de son appareil-photo – la photographie animalière la passionnait – elle se rendait sur son lieu favori dans un bois voisin. Pendant la saison de la chasse, cet endroit servant d'abri pour les chasseurs, elle se munissait aussi d'un fusil et, tout en s'appliquant à ses corrections, surveillait d'un œil le passage du gibier.

Sa franchise légendaire pouvait déconcerter, mais elle s'accompagnait d'humour et d'une désarmante humilité. Dotée d'un fort esprit de compétition, surtout quand il s'agissait de jouer aux cartes, Verena avait aussi un côté rebelle et aimait contrecarrer les attentes. Rien n'attirait autant ses reproches que la flatter. Probablement désapprouve-t-elle cet article.

Si c'est le cas, c'est du Ciel qu'elle le désapprouve. Verena s'est éteinte le 21 septembre après cinq années de combat contre le cancer. Elle nous manquera terriblement. Comme l'a déclaré le cardinal Dolan de New York lors de sa veillée funéraire, « une grande dame est retournée auprès du Père ». Et si toi, lecteur des éditions *Plough*, tu remarques désormais davantage de coquilles, en voici la raison : dans sa nouvelle demeure, on a confié à Verena des tâches plus importantes. ➤

Maureen Swinger est une rédactrice chez *Plough*.
Traduit de l'anglais par Bríd Kehoe.



Que peut apporter l'école ?

Aider votre enfant à s'épanouir, n'est pas le faire passer en premier.

D. L. MAYFIELD

JE SAIS QUE TOUS les parents le disent de la leur, mais c'est vrai : ma fille est brillante. À quatre ans, elle savait déjà lire ; elle a toujours fait preuve d'une grande sensibilité au point d'être parfois sujette à l'anxiété. Quand on lui raconte une histoire, son esprit a toujours quelques longueurs d'avance sur la suite. Lorsqu'elle s'est inscrite au programme destiné aux élèves surdoués et brillants de son école, nous n'avons pas été vraiment surpris.

J'ai passé pratiquement toute ma scolarité en école à la maison, et j'ai donc été très intriguée par tout le processus. Cela m'a interrogé sur mes valeurs en

matière d'éducation – pas seulement par rapport à ma fille, mais à notre pays dans son ensemble. Selon les directives fédérales, toutes les écoles publiques doivent fournir les ressources nécessaires à identifier et soutenir les élèves « surdoués ». L'hypothèse de base c'est que les élèves surdoués sont brillants, et qu'ils méritent des classes plus exigeantes et engagées. Or, ce n'est pas toujours le cas. Comme nous l'a expliqué l'enseignante de deuxième année de ma fille, élèves « brillants » et « surdoués » ne sont pas les mêmes – les premiers ont tendance à être très performants, tandis que les seconds ont souvent une scolarité difficile.

D. L. Mayfield travaille auprès des communautés de réfugiés ; elle est l'auteur d'Assimilate or Go Home : Notes from a Failed Missionary on Rediscovering Faith (S'assimiler ou retourner d'où l'on vient : notes sur comment redécouvrir la foi, écrites par un missionnaire en échec), HarperOne, 2016. Elle vit à Portland (Oregon), avec son mari et leurs deux enfants. Traduit de l'anglais par Dominique Macabie.

La douance, comme certains éducateurs en enseignent la définition, c'est vraiment un problème de développement asynchrone : le cerveau d'un enfant doué pourra comprendre et résoudre des problèmes mathématiques complexes, mais socialement, il ne captera pas les signaux non verbaux et ses camarades l'excluront de leurs jeux. On est aussi en train de prendre conscience de ceci : des capacités d'apprentissage exceptionnelles vont de pair avec un certain nombre de troubles : hyperactivité, trouble obsessionnel-compulsif, entre autres – ces élèves sont donc appelés des élèves en double difficulté.

Ici, aux États-Unis, où l'éducation est considérée à la fois comme un droit et une compétition, je trouve

que la tension entre amour du prochain et défense d'intérêt de ses

propres enfants se retrouve

dans les programmes pour

surdoués. J'ai commencé

à poser des questions :

qui est identifié comme

surdoué ? Quelles écoles

finissent par obtenir ces

si convoitées ressources

supplémentaires ? Et que

voulais-je que mon enfant

surdoué retire de l'école ?

À mon avis, on devrait se

poser cette dernière question

bien plus souvent. Voici comment

je définirais une « bonne » école : elle permet aux

élèves de se sentir en sécurité et réellement pris en

charge ; elle sert tous ses élèves de la même façon et

leur transmet à tous une grande curiosité du monde

– la clé d'une vie d'apprentissage. Pour d'autres, la

réponse pourrait inclure de remettre en question les

études ; avoir envie de devenir de meilleurs citoyens

ou se préparer à entreprendre des activités profes-

sionnelles gratifiantes.

ET POURTANT, CE N'EST PAS AINSI

que sont évaluées et classées les écoles.

Dans mon milieu en tous cas, les gens

se renseignent souvent sur les écoles publiques

locales, ils consultent des sites Web qui classent les

établissements en fonction de leurs résultats aux tests normalisés. Ces scores reflètent-ils l'intelligence sociale et émotionnelle des élèves, leur participation à la communauté et leur impact sur elle, ou l'acquisition d'une culture de l'attention à l'autre ? Ce n'est pas le cas, et ces évaluations ne se fondent pas non plus sur le témoignage des enseignants, des élèves et des parents, alors qu'ils sont sans doute les meilleurs experts de l'état de l'école.

Comme l'ont proposé les éducateurs, prendre des mesures qui reflètent mieux nos vraies valeurs (notamment l'environnement de l'enseignement, l'engagement civique, l'affectation des ressources et les progrès scolaires) pourrait nous aider à identifier les écoles qui fonctionnent vraiment au bénéfice de chaque enfant de la collectivité.

Lorsque Jack Schneider, auteur de *Beyond Test Scores* (« Au-delà des tests d'évaluation »), fut tellement contrarié de voir si mal classée son école de quartier, il a entrepris des recherches pour en comprendre les raisons. Schneider souligne que, dès qu'on a commencé à considérer l'éducation comme un bien privé plutôt que public, a commencé une course à la meilleure éducation.

En économie, c'est ce qu'on appelle un bien positionnel – votre éducation n'a de valeur qu'en proportion de sa supériorité sur celle d'un autre. Voilà qui décourage par suite d'investir des ressources dans les écoles moins performantes, tandis que croissent et embellissent ségrégation et inégalité.

Schneider explore ensuite les indices de réussite qui ne sont pas toujours évaluables. En collaboration avec d'autres chercheurs, éducateurs et universitaires, il travaille à changer la façon dont sont analysées les écoles de son État du Massachusetts – notamment les critères d'évaluation d'une école considérés comme importants par personnel, élèves et membres de la communauté. Ces vraies parties prenantes savent mieux que quiconque comment une école sert la communauté, affirment Schneider et d'autres. Ce type d'analyse exige plus de travail, mais je crois qu'il va dans le bon sens pour veiller à ce que toutes les écoles constituent un lieu d'épanouissement pour l'ensemble des enfants.

Le classement des écoles jugées bonnes ou



mauvaises, défaillantes ou attractives, a provoqué de grands bouleversements dans des quartiers entiers. Les gens aisés s'installent dans les quartiers dotés des « bonnes » écoles, provoquant une hausse des prix de l'immobilier qui interdit aux familles à faible revenu d'y habiter. Dans un système si inégal, cette liberté de choix crée des concentrations de familles à faible revenu, dont les écoles se retrouvent souvent dotées de moins en moins de ressources.

L'OBJECTIF N'EST-IL PAS QUE chaque enfant s'épanouisse ? Le Ministère de l'éducation des États-Unis affiche l'ambition de « promouvoir la réussite des élèves ... encourageant une éducation d'excellence tout en assurant l'égalité d'accès ». Mais comme je l'ai constaté dans mon propre État (Oregon), ce n'est pas le cas. La discrimination fondée sur la race ou le revenu est contraire à la loi, et pourtant les parents ayant réussi leur ascension sociale ont trouvé moyen de pervertir le système en leur faveur, souvent sous prétexte de chercher le meilleur pour leurs propres enfants.

Notre culture chrétienne encourage souvent les gens à placer leur famille en tête de leurs priorités, et cette pratique est encensée au nom du bon sens. En même temps, c'est au détriment du bien commun.

Aux États-Unis, la ségrégation persiste dans nos écoles publiques, en fonction du revenu et de la race : les ressources de notre pays ne sont donc pas réparties équitablement entre nos enfants.

Dans les écoles publiques, les programmes en faveur des élèves surdoués illustrent ce plus vaste problème. Notre école élémentaire locale, à la périphérie de Portland, compte 56 % d'élèves hispaniques et 20 % de Blancs. Quarante-vingt-quatorze pour cent des élèves sont éligibles pour prendre leurs repas gratuitement ou à prix réduits, preuve qu'ils vivent près du seuil de pauvreté, voire en dessous. C'est un lieu incroyablement riche de diverses cultures, car on n'y entend pas moins de vingt-sept langues.

Notre école – un peu moins de cinq cents élèves – compte seulement huit enfants éligibles au programme des élèves surdoués, soit moins de 2 % de la population scolaire. La moitié de ces élèves sont blancs.

Dans l'ensemble, les taux d'élèves identifiés comme surdoués sont faibles et, bien que le directeur du programme me dise que tout est fait pour apporter plus d'équité dans ces chiffres, ils ne correspondent toujours pas à la composition raciale de l'établissement. Pour la bonne raison que ni les enseignants ni les tests standardisés ne parviennent à identifier la grande variété d'apprenants surdoués, et encore



moins ceux d'origines culturelles ou ethniques différentes.

En revanche, les chiffres sont bien différents dans l'un des « meilleurs » districts scolaires de l'État. Une école élémentaire très bien cotée compte 88% de Blancs ; moins de 8% des élèves ont droit à un repas gratuit ou à prix réduit ; et 5% d'entre eux sont éligibles pour bénéficier du programme offert aux élèves surdoués. Dans cette école, les élèves sont-ils intrinsèquement plus intelligents parce qu'ils sont majoritairement Blancs et qu'il y a si peu de pauvres ? Ou doit-on soupçonner autre chose, en l'occurrence ?

Ce genre de disparités touche les élèves partout dans le pays. Dans un article du *New York Times* sur le programme en faveur des surdoués de Charlottesville (Virginie), des journalistes affirment que ces méthodes ont été instrumentalisées pour réintroduire la ségrégation dans le système scolaire de nombreuses régions du pays. Les statistiques fédérales indiquaient en 1984 que seulement 11% des étudiants blancs de Charlottesville étaient classés surdoués. En 2003, environ un tiers des étudiants blancs remplissaient les critères – et actuellement les élèves blancs de Charlottesville ont six fois plus de chances de suivre des cours avancés que les élèves noirs.

Ce n'est là qu'un exemple de l'incidence de la race sur le système d'éducation publique. Depuis la décision *Brown v. Board of Education* de 1954, les parents blancs ont pérennisé la ségrégation des écoles, et ce de nombreuses façons. Malheureusement, de

nombreux chrétiens s'en sont rendus complices, car écoles chrétiennes privées et mouvements d'enseignement à la maison contribuent directement à un nouveau type de ségrégation – basée non sur une rhétorique ouvertement raciste, mais sur la revendication du droit au choix personnel.

Toutefois, le choix de l'école est également vecteur d'égalité. Comme le souligne Nicole Baker Fulgham dans *Educating All God's Children* (« Comment éduquer tous les enfants de Dieu ? »), les pasteurs afro-américains, ainsi qu'une proportion croissante du clergé latino-américain et hispanique, ont fait pression en faveur d'alternatives pour les enfants des communautés habituellement peu performantes – soit en fondant leurs propres écoles, soit en exigeant l'attribution de coupons servant à financer leur accès aux écoles privées et sous contrat. Bien qu'elle reconnaisse que, certes, les chrétiens des quartiers à majorité non blanche se sont souvent battus pour la justice dans le système scolaire, Mme Baker signale qu'elle n'a pas encore constaté une impulsion coordonnée et de grande envergure en faveur de la justice pédagogique à l'égard de tous les enfants.

Dans l'ensemble, il est peut-être temps de prendre en compte l'impact de la priorisation du choix de l'école, qui, de façon écrasante, profite aux privilégiés. À cause de cette approche de l'éducation alignée sur l'économie de marché, les écoles locales constatent une plus forte concentration d'enfants à faible revenu. Cela revient à réintroduire dans le système une nouvelle forme de ségrégation.

LES CHRÉTIENS SE DOIVENT de trouver la juste attitude par rapport à leurs choix éducatifs ; quelle est-elle ? Ce n'est pas simple, et je pense souvent à ce que Paul essayait de faire passer dans son épître aux Galates : c'est pour la liberté que le Christ nous a rendus libres. « Car vous avez été appelés à la liberté, mes frères. N'utilisez pas votre liberté comme une opportunité pour la chair mais, par amour, servez-vous les uns les autres. Car toute la Loi se résume en ces quelques mots : 'Tu aimeras ton prochain comme toi-même' » (5.1, 13-14). Paul, observateur avisé de l'humanité, prévoyait que la primauté de la liberté pousse parfois notre nature égoïste à rechercher le meilleur pour nous-mêmes, et oublier dans la foulée notre responsabilité envers le prochain.

Comment aimer et éduquer nos précieux enfants, si uniques et intelligents, dans un monde où les indicateurs extérieurs de réussite et la peur de manquer gouvernent souvent nos décisions ? Ma famille n'a pas encore trouvé la réponse. Je suis toujours étonnée de constater avec quelle facilité on endosse la mentalité du « je-veux-le-mieux-pour-mon enfant », même si parfois c'est aux dépens d'autrui.

Ma fille a été détectée surdouée l'année dernière, mais son école n'a guère à offrir qui puisse contribuer à l'épanouissement de ce type d'enfants. L'an dernier, l'existence de cours adaptés a tenu à la bonne volonté d'un enseignant à se passer de déjeuner une fois par semaine. Cette année, aucune réunion ad hoc pour l'instant, aucun travail supplémentaire, à peine un vague plan d'action se résumant à encourager ma fille à élargir la palette de ses lectures. Je suis mère, et je me sens déchirée, tant je suis anxieuse de voir ses capacités exploitées au mieux. Néanmoins, j'en suis venue progressivement à interroger mes peurs et motivations. Dans le milieu sous-payé et en sous-effectif des écoles en bas du classement, réclamer plus de ressources au bénéfice de moins de 2% de la population me semble immoral – ou, du moins, faire partie du problème.

En collaboration avec d'autres parents et enseignants, nous continuons plutôt à générer des ressources qui profiteront au plus grand nombre : réinstaurer le Salon du livre scolaire ; faire participer les enfants à un programme local de lecture ; et nous

avons demandé que devant l'école soit peinte une fresque célébrant la diversité et la joie qui règnent à l'intérieur. Récemment, s'est formé un groupe de parents leaders, et ces parents d'horizons très divers élèvent la voix pour exiger des améliorations – dont de plus nombreuses activités scolaires qui stimulent fortement leurs enfants. Ensemble, nous veillons à ce que l'école continue d'œuvrer dans l'intérêt de tous – car c'est toujours ce qui se passe dès qu'on favorise intégration raciale et socio-économique.

On ne saurait surestimer à quel point le désir de réussir façonne notre société. Or, au final, on obtient toujours le même résultat : les ressources sont accaparées, arrachées à d'autres, et ainsi prospère la ségrégation. Aujourd'hui plus que jamais, les écoles à fort taux de pauvreté sont laissées pour compte au profit de celles obtenant de meilleurs résultats aux tests. Et nous avons tous un rôle à jouer à cet égard. Nous les croyants, recherchons-nous le mieux pour nos enfants ? Ou quand Paul dit, « la connaissance rend orgueilleux, tandis que l'amour fait œuvre constructive », le prenons-nous au sérieux ?

MA FILLE ADORE SON ÉCOLE. Son caractère – ce qui fait l'essentiel de sa personnalité – se construit non seulement grâce à ses camarades de classe (dont bon nombre sont des réfugiés et des immigrants issus de pays qui font constamment les manchettes des journaux), mais aussi grâce aux enseignants, au personnel, aux parents et aux membres de la société civile. Contrairement à moi,

Je suis toujours étonnée de constater avec quelle facilité on endosse la mentalité du « je-veux-le-mieux-pour-mon enfant », même si parfois c'est aux dépens d'autrui.



ma fille grandit en apprenant comment surmonter les véritables différences de religion, de culture, de race et d'éducation, et elle a reçu le don de faire partie de la minorité (ce qui pourrait lui être utile à l'avenir, à mesure que les États-Unis se diversifieront davantage).

En outre, notre école locale, qui, à certains égards, semble manquer de ressources ou de filières pour élèves surdoués, a réussi un exploit bien plus remarquable : c'est un sanctuaire, l'un des rares espaces de notre ville et de notre communauté à s'engager à aider tout le monde, quelle que soit la situation de chacun. Quand j'en franchis les portes, j'ai parfois l'impression d'entrer dans un espace sacré ; c'est l'un des rares endroits où j'ai vu un enfant bien accueilli – quelle que soient son identité ethnique et socio-économique et ses capacités cognitives ou physiques. Cet endroit reflète ce que Jésus nous dit du royaume de Dieu – où les gens que notre société ignore sont traités comme de précieuses bénédictions.

Je pense à ma fille, ainsi qu'à moi-même, à la lumière de mots comme « don » ou « talent » et je vois combien ils me font sombrer dans l'individualisme, la peur, et le désir d'avoir ce qui se fait de mieux.

C'est la poursuite de ce genre de connaissance qui « rend orgueilleux », comme dit Paul – nous éloigne de nos voisins et nous pousse au mal et à l'inégalité. C'est pourquoi j'approuve les experts qui disent qu'on comprend mieux la douance si l'on voit qu'il s'agit d'un développement asynchrone – où certaines parties de notre esprit, voire même notre intelligence socio-émotionnelle, se développent plus vite que d'autres. Nous avons tous besoin de grandir dans certains domaines, où nous avons encore des marges de progression. Notre quête pour mieux aimer Dieu en aimant notre prochain se trouve souvent entravée – autant par peur et égoïsme qu'idolâtrie de la réussite.

En fin de compte, je ne veux pas pour ma fille « le meilleur », du moins tel que défini par notre société. Je veux le meilleur pour tous les enfants de Dieu, et c'est pourquoi je continue d'œuvrer à l'avènement du jour où nous orienterons nos politiques en conséquence, et choisirons d'allouer des ressources aux domaines délibérément ignorés jusqu'ici. Une authentique éducation se construit – et cela commence toujours par le bas, parce que c'est là que nous apprenons à aimer nos voisins et à recevoir leur amour. ➔



Intercession pour des proches

JEAN-CHRISTOPHE BLUMHARDT

Les écrits du pasteur luthérien Jean-Christophe Blumhardt (1805-1880) proviennent de son expérience personnelle de la puissance active de Dieu dans la guerre spirituelle, le réveil et la guérison miraculeuse. Ici, il écrit à un parent inquiet au sujet d'un jeune délinquant.

Question: Pourriez-vous dissiper mes doutes quant à la raison pour laquelle Dieu ne répond pas aux prières des parents pour leurs enfants : les prières pour leur salut, pour leur communion avec Lui, et non les prières pour leur bonheur terrestre ou leur succès ?

Réponse : On m'a déjà posé ce type de question ; et je vais maintenant apporter une réponse générale qui ne touche pas à cette seule question. Tout d'abord, si on prie de la bonne manière, l'idée selon laquelle on ne serait pas exaucé n'est que rarement, pour ne pas dire jamais vraiment fondée. En effet, ne pas constater immédiatement un exaucement à notre prière ne prouve pas que Dieu n'exauce pas.

Ainsi, certaines mamans prient pour que leur fils aille plus assidûment à l'église, qu'il participe à la méditation familiale, qu'il s'intéresse à ce qui touche à la foi chrétienne. Elles ne devraient cependant pas penser que ce souhait va se réaliser tout de suite. Il faut peut-être attendre longtemps avant que le fruit d'une intercession ne se manifeste, et pourtant, le Seigneur y

travaille déjà dans le secret. De plus, on ne reçoit pas de réponse immédiate à la prière pour le salut de l'âme des enfants comme c'est parfois le cas lorsqu'on prie pour être libéré d'un danger ou d'une maladie. Car dans ce cas, seul le Seigneur doit faire quelque-chose pour lui-même, sans la participation de la personne concernée. Tout dépend de lui. Mais pour convertir un être humain et travailler à son salut, la volonté de Dieu seule ne suffit pas ; il faut aussi que celui ou celle qui doit être transformé coopère. Il ne s'agit pas d'une machine que l'on pourrait tourner et retourner à volonté, mais d'un être doté d'un libre arbitre, et qui a donc le droit de dire : « Je ne veux pas ». Dieu ne veut pas faire usage de violence. Mais moins l'être humain est motivé, plus il a besoin que Dieu le prépare jusqu'à ce que sa volonté puisse s'unir à celle de Dieu. Les gens sont souvent retenus prisonniers par des liens, des pulsions, des passions de tous ordres, et par les forces de l'ombre. Il faut détacher ces liens progressivement jusqu'à ce que seule l'influence de Dieu puisse toucher l'être humain. Cela prend du temps.

Sherrie
York,
Longing,
linogravure

Depuis toujours, la personne a été immunisée contre ce qui est chrétien et est enfermée dans son incrédulité. Et cela prend beaucoup de temps jusqu'à ce que son esprit soit libéré de ce qui l'enferme dans l'incrédulité. Dieu doit travailler beaucoup avant que nous puissions voir le fruit de son travail. Mais toute mère qui prie peut croire avec confiance que le Seigneur se mettra à l'œuvre dès que la demande lui sera présentée de la bonne manière ; et elle doit se montrer patiente jusqu'à ce que cela se manifeste. Des années peuvent s'écouler avant que les travaux préliminaires ne soient achevés. Parfois aussi, des tribulations sont nécessaires ; et si jamais rien ne se manifestait pendant la vie, l'exaucement peut encore avoir lieu sur le lit de mort. Nous ne devons considérer nul être humain comme perdu si nous avons prié pour lui sans relâche, sincèrement et avec amour.

Cependant, il se peut que l'absence d'exaucement de la prière soit dû à l'attitude de la personne qui prie. Certains sont satisfaits si leurs proches manifestent une apparence de civilité et de respectabilité et pratiquent un christianisme de pure forme ; et ils ne prient pour eux que si ce n'est pas le cas. Ils n'ont pas toujours à l'esprit ce qu'il y a de plus élevé, souvent parce qu'ils ne sont pas eux-mêmes assez spirituels, pas vraiment en communion avec le Seigneur. Quel paradoxe : ils prient pour le devenir de leurs enfants alors qu'eux-mêmes manquent de tout ce qu'il faut pour être juste devant Dieu. Cependant, même de telles requêtes ne sont pas vaines devant Dieu. Il se réjouit que nous nous approchions de lui pour

L'on atteint davantage par la prière si on la porte silencieusement dans son cœur plutôt qu'en multipliant des paroles.

lui adresser nos demandes. Même les prières et les intercessions maladroites peuvent contribuer au salut de quelqu'un. Celui-ci n'advierait peut-être pas si personne ne priait. Mais pour que l'exaucement soit vraiment là, il faut beaucoup de temps et d'évènements.

Enfin, je voudrais dire que l'on atteint davantage

par la prière si on la porte silencieusement dans son cœur plutôt qu'en multipliant des paroles. C'est comme si on voulait arracher la réponse à Dieu, si on voulait accélérer le cours normal des choses. On se donne beaucoup de mal sans résultat. Les prières les plus efficaces pour les proches, lorsque nous nous plaçons vraiment devant

Dieu, sont faites des ingrédients

suiuants : être vigilant en toute chose vis-à-vis de soi-même, marcher avec le Seigneur, être aussi à l'écoute de ceux et celles pour qui l'on prie, afin de ne pas faire plus de mal que de bien par négligence, par imprudence, par dureté, par condescendance sans véritable amitié et sans miséricorde. Peut-être que viendra le temps où l'Esprit de Dieu pourra agir plus vite et plus pleinement que cela ne semble être le cas pour l'instant. Il interviendra plus personnellement. Sinon, puisse-t-il consoler ceux et celles dont l'âme est attristée au sujet de leurs proches et les remplir de patience et de foi ! Le Seigneur fait concourir toute chose au salut de ceux qui lui sont recommandés. ➤

Source: Johann Christoph Blumhardt, *Besprechung wichtiger Glaubensfragen aus der Seelsorge hervorgegangen* (Karlsruhe: Evangelischer Schriftenverein für Baden, 1888).

Traduit de l'allemand par Marie-Noëlle von der Recke.



Gustaf Tenggren,
Little Red Riding Hood (Petit chaperon rouge)

Le monde est ta salle de classe

Une lettre à ma petite-fille

FIDA MEIER

*Walden, État de New York
décembre 2018*

Ma Chère Nancy,

TA GRAND-MAMAN VIENT D'AVOIR 80 ANS. C'est un âge vénérable, même si je n'ai pas l'impression d'avoir changé. L'âge ne devrait pas être un problème, mais il impose quand même quelques limitations physiques. Pour moi, le moment est venu de compter toutes les bénédictions que j'ai reçues. Parmi beaucoup d'autres, il y a le privilège de te voir devenir adulte, alors que tu viens d'avoir vingt ans.



Quand je songe à ton avenir, je réalise que je *suis* vieille – je ne fais pas que « devenir vieille », comme on le dit gentiment. Nul ne sait si, quand tu obtiendras ton diplôme universitaire, je serai encore capable de te dire ce qui habite mon cœur concernant ton avenir. Je vais donc le faire maintenant – sans être sûre de toujours faire mouche. Mais vous, mes petits-enfants, vous avez toujours pardonné les radotages de votre Mamie. Je suis tellement heureuse

Fida Meier est enseignante. Elle réside à Fox Hill, un Bruderhof à Walden, dans l'État de New York.



Gustaf
Tenggren,
*The
Dragon of
the North*

de ce lien qui nous unit, qui me permet de partager avec toi ce que je pense en me remémorant mes luttes et mes expériences, par delà les générations, l'espace et le temps. Je sais bien qu'elles ne correspondent pas forcément à ta situation actuelle. J'espère néanmoins que tu pourras en retirer quelque vérité utile.

J'ai toujours aimé raconter des histoires, comme ma grand-maman le faisait pour moi. Et je crois aux contes de fées. Ils décrivent presque toujours la lutte entre le bien et le mal. Ils montrent la cupidité, l'ambition et la dureté des humains. Ce ne sont pas les riches, les malins ou les forts qui tuent les dragons, mais celui qui est honnête, qui sait rendre service, qui accepte de l'aide et qui ne se laisse pas décourager par les obstacles. Cette quête, c'est la vie. Le héros remporte le prix grâce à sa générosité et à sa bonté. Pour gagner le prix, il faut une vision. Alors vas-y

courageusement, en acceptant d'endurer des épreuves ! Et trouve des personnes qui t'accompagneront sur ce chemin, qui t'aideront à atteindre le but.

Comme un compagnon dans un conte de fées, je t'ai accompagnée dans des moments de victoire et d'angoisse. Oh ! Cette frustration de se sentir incomprise ! Ce sens aigu de l'injustice chez les jeunes ! Je n'avais pas à me mêler de ces problèmes. Ma tâche consistait simplement à apaiser les tumultes, en faisant entièrement confiance à ta faculté de ne pas te laisser décourager et de surmonter les conflits. Et aussi à t'aider à mettre en application ton grand sens de la justice en faveur de ceux qui souffrent dans ce monde rempli d'injustice : de pauvreté, de discrimination, d'oppression politique. Ton grand-père Andreas – un instituteur qui, comme moi, avait grandi dans un coin perdu du Paraguay – cherchait à faire germer en chacun de ses élèves quelque chose de cette préférence de Jésus pour les pauvres, les personnes menacées, opprimées.

J'ai vu s'affermir ton caractère et ta personnalité. Il nous arrive d'avoir l'impression que notre identité se trouve menacée quand elle est confrontée à des critiques. La manière avec laquelle on se voit n'est jamais parfaite. L'objectivité des autres peut certainement affiner nos meilleures qualités. Elle ne les menace pas ni ne les détruit.

Devant toi s'ouvre un avenir incertain. On se demande toujours où pouvoir investir ses talents. Je suis émerveillée que tu aies relevé le défi de faire tes études là où je vivais jadis, à Montevideo, en Uruguay, alors que tu as grandi ici, aux États-Unis. Pense un peu à tout ce que tes études vont te permettre de lire ! Tu vas pouvoir lire Jorge Luis Borges, avec son éloquente maîtrise des mots, *Cent ans de solitude* de Gabriel García Márquez dans sa langue originale, la voix de tous les exilés du monde dans les poèmes de Julia Esquivel. Et tu pourras apprécier des auteurs

comme Cormac McCarthy, qui laisse transparaître l'émotion dans *De si jolis chevaux* par ses expressions en espagnol.

Cependant, la langue est une chose, ton identité en est une autre. La pression au conformisme est très forte sur les campus universitaires, par l'habillement, la musique ou les sorties branchées. Choisir sa manière d'exprimer sa propre identité, quand on se situe à contre-courant, coûte quelque chose. Il est très important alors de rechercher des terrains d'entente, chaque fois que c'est possible. Je suis contente d'apprendre que tu passes de bons moments sans sacrifier tes valeurs intérieures. C'est vrai, il a fallu que tu endosses des critiques à l'encontre de ton pays. Ce qui se passe aux États-Unis suscite des remous dans le monde entier. Cependant, si tu aimes vraiment ton pays, tu apprécieras d'apprendre comment il est perçu à l'étranger. Cela renforcera ta détermination à œuvrer pour son amélioration. Amis et ennemis peuvent t'aider à prendre conscience de ses forces et de ses faiblesses. Il en est de même pour la petite communauté du Bruderhof dans laquelle tu as grandi.

Maintenant, dans un nouveau continent, tu te trouves confrontée à une foule de questions que tu ne t'étais jamais posées auparavant. Ta foi en Dieu le Créateur et en Christ ton Sauveur a été mise plusieurs fois à l'épreuve ces dernières années. La raison cherche à adapter la foi aux capacités de notre cerveau. Hélas ! Comme Dieu serait petit si c'était possible ! L'apôtre Paul parle de la foi en termes autrement glorieux : croire en des réalités qu'on ne voit pas ! Même la science reconnaît qu'il existe beaucoup de mystères de ce genre. Tu peux séparer les différentes parties d'une fleur, donner un nom à chacune d'elles, mais tu ne pourras jamais les remettre ensemble pour en faire une plante vivante.

Comme cette fleur vivante, avec tout ce qui la compose, tu fais partie toi aussi d'un ensemble plus grand, mystérieux ; tu ne fais pas seulement partie d'une famille ou d'une communauté, pas seulement d'une nation, mais tu fais partie de la toile de l'humanité, tissée par Dieu. Ce qui t'appartient représente un fil particulier, appelé à s'accorder au grand ouvrage de la rédemption : en redonnant à la terre sa vocation originelle au sein du vaste univers, et cela en servant

et en honorant son Créateur, en guérissant les relations brisées, en remédiant aux injustices de la société qui mettent en danger les faibles et les pauvres – sans parler de l'environnement. Toutes tes capacités doivent se consacrer à atteindre cet objectif. Le défi consiste à investir pour ce service non seulement tes capacités intellectuelles mais tout ce que tu es ! La clé pour ce défi réside dans les Évangiles. Elle a été semée dans le cœur des hommes depuis toujours : « Aime ton prochain comme toi-même. »

J'espère être encore là quand tu reviendras à la maison. C'est alors que commenceront vraiment les leçons de la vie. Le désir de t'exprimer avec tes dons est bien naturel. Mais ce n'est pas le but suprême. C'est l'harmonie ! En travaillant, tu feras partie d'une équipe avec les mêmes objectifs que ceux auxquels tu aspiras. Cependant, les différences de caractères te causeront sans doute des frustrations, surtout quand d'autres avis sembleront entraver ou limiter ta créativité. Mais aborde toujours un conflit avec ton regard de collaboratrice. Faire le premier pas vers la réconciliation exige de l'humilité et du courage. Rappelle-toi que tu recherches quelque chose de plus élevé que ton épanouissement personnel. Voici les plus importantes lignes de conduite : « Cherche d'abord le Royaume de Dieu » et « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ». La vie concrète peut devenir compliquée. Parfois, tu auras besoin de trouver l'humilité nécessaire au sacrifice de tes meilleurs projets. Mais le but en vue duquel tu vas œuvrer est supérieur à ta propre satisfaction.

**La manière
avec laquelle
on se voit n'est
jamais parfaite.
L'objectivité
des autres peut
certainement
affiner nos
meilleures
qualités.**

Évidemment tout travail, même celui que tu aimes, peut devenir répétitif et épuisant. Comment alors conserver ta vivacité d'esprit ? Garder des liens en-dehors du lieu où l'on travaille est toujours important. les livres Ne recherche pas seulement la compagnie de personnes qui pensent comme toi mais celle de gens qui ont d'autres réactions sur les sujets du moment qui te préoccupent. Ils pourront enrichir ton analyse des liens de cause à effet, ou t'aider à préciser plus nettement tes propres convictions. L'indifférence, l'intérêt personnel, voire l'hostilité contre

quelque chose ou quelqu'un d'inconnu sont difficiles à surmonter et très répandus chez les jeunes. Essayer de comprendre d'où ça vient aide à combler le fossé. Recherche la compagnie des vieux et pas seulement des jeunes. Ils pourront devenir pour toi des guides : de vrais amis qui oseront te dire où tu fais erreur sans craindre de détruire la relation.

Et lis ! Prends du temps chaque jour pour la lecture. Au lycée, tu lisais les grands classiques américains : *Les raisins de la colère*, *Gatsby le Magnifique*, *L'Élu* de Chaïm Potok. Quand j'étais adolescente je les lisais aussi. Je ne le faisais que pour l'intrigue, la force

des émotions humaines, l'action, l'enchantement, qui dépassaient mes expériences personnelles. C'est seulement à l'âge adulte que je me suis laissée surprendre et toucher profondément par leurs leçons. Continue donc à lire beaucoup et intensément.

Notre monde est saturé de propagande, de slogans et d'informations qui agressent continuellement nos sens. Mais la vraie lecture, parce qu'elle prend du temps, aura sur toi un tout autre effet. Elle pénétrera à l'intérieur de toi-même. Pour ma part, j'aime la fiction, tout particulièrement la fiction historique. Comme l'écrit le rabbin Shalom Carmy, professeur de philosophie à l'Université Yeshiva :

Les livres d'histoire ne sauraient remplacer les romans. Nous lisons Dickens ou George Eliot parce que ces écrivains ont du discernement, une pénétration du regard. Ils nous ouvrent des perspectives nouvelles, saisissantes, sur le monde. Ils font ressortir des aspects qui restent souvent invisibles dans les ouvrages de non-fiction. Ils offrent une compréhension en profondeur de la nature humaine, en mettant en lumière les motifs et les raisonnements souvent obscurs qui guident nos comportements. Ils nous donnent quelque chose que nous ne pourrions pas obtenir d'un sociologue, d'un historien ou d'un journaliste.

L'histoire, s'il ne s'agit que d'une énumération de faits, reste aveugle à l'âme humaine. Mais considérer l'histoire à travers le regard de ceux qui l'ont vécue met en évidence ce qui constitue notre humanité. C'est ce qui m'aide à me rappeler encore aujourd'hui de faits historiques : *Pleure, ô pays bien-aimé* d'Alan Paton, *Au temps des papillons* de Julia Alvarez, *La Voleuse de livres* de Markus Zusak sont des œuvres récentes. Mais il y a aussi, bien sûr, *L'Adieu aux armes* et *Pour qui sonne le glas* de Hemingway, et *Le Souffle de la guerre* de Herman Wouk qui font partie des classiques de notre pays. J'aime les fins positives – pas forcément joyeuses – dans lesquelles on apporte une résolution humainement possible à un conflit auquel on est confronté – parfois même une résolution venant de Dieu. Ne souhaitons-nous pas tous une certaine dose de rédemption au sein de chaque conflit, personnelle bien sûr mais aussi générale ?

Viendront des moments où tu te sentiras vidée, chargée au-delà de tes forces. Ces moments font partie de la vie. Surmonte-les, dans la confiance en Dieu qui te rempliras à nouveau d'inspiration et d'énergie intérieure. Parfois, Dieu mettra un « Non » en travers de ton chemin qui sera difficile à comprendre. L'accepter t'apportera un discernement inattendu du plan qu'il a pour toi. Un jour, alors que je traversais une crise intérieure, l'un de mes meilleurs amis m'a écrit que les pierres que Dieu semble placer sur notre chemin ne sont pas là pour entraver notre marche, mais pour nous permettre de nous arrêter pour réfléchir à la direction que nous prenons – et à l'éventualité de faire marche arrière et de recommencer.

Mais la vraie lecture, parce qu'elle prend du temps, aura sur toi un tout autre effet. Elle pénétrera à l'intérieur de toi-même.

Voici encore une pensée. Elle te paraîtra sans doute banale mais elle t'aidera peut-être à trouver une joie inattendue : Bien que tu bénéficies d'une formation et de compétences bien spécifiques, la vie en communauté réclame l'engagement de tout ton être, pas seulement de ce que tu es professionnellement. Cela peut signifier avoir à s'occuper d'une personne âgée pour l'aider à surmonter sa dépendance, en restant de bonne humeur et peut-être en l'accompagnant dans ses difficultés. Ce peut être aussi accepter quelque chose que tu ne souhaites pas faire, voire même quelque chose que tu ne penses pas être capable de faire. Les résultats vont certainement t'étonner ! Comme tu le sais, j'ai été institutrice pendant de nombreuses années. J'étais passionnée par l'enseignement : accompagner un enfant à travers les obstacles pour l'aider à réussir était ma joie de vivre. Imagine mon désarroi quand, il y a longtemps, alors que j'étais une jeune maman, les circonstances m'ont amenée à changer de travail. Je me suis du jour au lendemain retrouvée responsable d'une équipe de couturières ! Je ne savais même pas coudre ! J'ai pleuré amèrement d'avoir perdu mon engagement quotidien auprès des enfants. J'étais certaine que tout le monde allait bientôt se rendre compte de mon incapacité à assumer ma nouvelle tâche.

Mais figure-toi ! Les femmes avec lesquelles je travaillais avaient beaucoup plus de patience avec moi que je n'en ai jamais eu avec moi-même. Petit à petit, j'ai appris le métier – au point que maintenant je peux, à 80 ans, me rendre quotidiennement à l'atelier de notre communauté pour coudre les garnitures des beaux meubles que nous confectionnons (sans parler de la couture de cadeaux et de jouets pour des amis et pour mes petits-enfants). Pouvoir encore être utile de cette manière me procure une grande satisfaction. Lorsque nous acceptons que d'autres nous fassent confiance pour réussir quelque chose de nouveau, nous découvrons en nous des talents insoupçonnés.

En outre, cette expérience n'a pas mis un terme à mon travail d'éducatrice. Elle lui a ouvert de nouveaux horizons et l'a enrichi. Ces dernières années, le privilège d'accompagner des enfants et des jeunes dans toutes sortes de situations, en tant qu'enseignante, conseillère et grand-maman, a été une grande bénédiction pour ma propre vie. La confiance est



Gustaf Tenggren,
The Castle in the Valley

un don précieux que je ne considère jamais comme acquis, qu'il soit offert par des jeunes – comme toi, ma chérie – ou par des vieux.

J'ai fait allusion à ton grand-père Andreas, de qui j'ai tant appris. Il n'était allé que neuf ans à l'école. Mais parce qu'il aimait la vie et aimait les gens, le monde était sa salle de classe. Il peut aussi être la tienne.

Ma lettre est déjà bien assez longue. Va maintenant dans ton parc préféré à Montevideo, prends un bon livre et déguste pour moi un *Yerba Maté*.

Avec toute mon affection,
ta grand-maman qui t'aime.

Oma →

Traduit de l'anglais par François Caudwell



Le chrétien et l'école publique – quel futur ?

CATHERINE MCNIEL

EN SEPTEMBRE DERNIER, le jour de la rentrée, mes fils venaient de prendre l'autobus pour se rendre à notre école publique locale. Je tombai alors sur deux articles qui pourraient faire douter un parent du bien fondé de confier son enfant au système scolaire public. Le premier, paru dans un journal local, faisait état des niveaux croissants de pauvreté dans les écoles de la banlieue de Chicago. Cette pauvreté a augmenté le plus dans le quartier où sont inscrits mes enfants. Pas moins de 76 % des élèves de ce quartier sont désormais issus de familles défavorisées ; beaucoup arrivent à l'école la faim au ventre et les résultats aux tests s'en ressentent.

Dans le deuxième article, Al Mohler, président du Séminaire Théologique des Baptistes du Sud (Southern Baptist Theological Seminary), posait aux

parents chrétiens cette question : « Est-il encore envisageable d'inscrire nos enfants dans un établissement public ? » Dans son article pour *Answers Magazine*, il souligne divers problèmes idéologiques, pour conclure que « des chrétiens qui prennent au sérieux la vision chrétienne du monde et en comprennent les enjeux, répondent de plus en plus fréquemment par la négative ».

Incontestablement, les écoles publiques sont parfois des lieux perturbés. Par conséquent, il n'est pas surprenant de voir le consensus chrétien se ranger à l'avis de Mohler ; une recherche rapide en ligne offre immédiatement une abondante récolte d'articles suppliant les chrétiens de retirer leurs enfants de l'éducation publique. Et quand je rencontre en ville des gens qui partagent ma foi et mon éducation, ils

Catherine McNiel collabore avec son mari à leur ministère communautaire dans le grand Chicago tout en gérant leurs trois enfants et leurs obligations professionnelles respectives, sans oublier leur immense potager. Elle est membre de la Redbud Writers Guild. www.catherinemcniel.com.

avouent souvent qu'ils n'ont jamais sérieusement envisagé d'inscrire leurs enfants dans les écoles locales. La tendance lourde c'est qu'il est plus sage d'opter pour le système éducatif privé ou faire l'école à la maison, parce que, grâce à cet investissement supplémentaire en temps et en argent, nous offrons le meilleur à nos enfants, et les enracinons dans le royaume de Dieu.

Seulement voilà, « quid » des enfants qui sont laissés sur le bord de la route, dans des endroits de plus en plus ténébreux chaque fois que s'éteint une lumière chrétienne ? La réponse chrétienne devrait-elle se résumer à abandonner les écoles publiques en difficulté – ou notre riposte ne devrait-elle pas plutôt s'efforcer de les infiltrer ?

Notre famille a déménagé dans cette banlieue de Chicago car nous avions senti que Dieu nous poussait à investir dans son royaume et en cet endroit précis. Nous désirons ce que souhaite tout être humain – abri, appartenance à une communauté, sécurité. Or, nous sommes aussi disciples du Christ, et sommes donc en même temps appelés à autre chose : nous sommes censés être le sel de la terre, et sa lumière, ainsi que les représentants de son royaume, ici et maintenant.

L'inscription de nos enfants dans le système scolaire public est au fondement de notre vie dans cette communauté diversifiée, dont les ressources sont largement insuffisantes.

Nous n'avons pas emménagé ici à la légère. Nous avons fait des recherches approfondies, épluché les statistiques scolaires et la composition démographique du district. J'avoue que je m'inquiétais du fardeau qui pèserait sur nous devant les défis posés par la pauvreté et les problèmes souvent complexe de l'immigration dans notre nouveau quartier. Je comprends parfaitement pourquoi tant de familles recherchent d'autres solutions. Mais, quand je me rends à l'école élémentaire de nos fils, où je vois les enfants américains de première génération – population à risque dont l'anglais est la langue seconde – travailler dur pour s'en sortir, je pense à tout ce gaspillage de ressources lorsque les Blancs fuient ces écoles. J'ai mal au cœur chaque fois que je rencontre une famille chrétienne solide dont les

talents, les moyens financiers et la foi ne toucheront jamais les enfants de nos écoles publiques – et mes propres enfants sont les premiers à en pâtir. Quand j'entends ce traditionnel conseil, pavé de bonnes intentions : « Si tu déménages là-bas, n'envoie surtout pas tes enfants à l'école publique », mon cœur hurle en moi : « Mais c'est pourtant précisément là qu'on a le plus besoin de vous ! »

Quoi qu'il en soit, est-il juste de sacrifier mon enfant à l'autel de cette bonne cause ? Cette question me tarabuste, et loin de moi de suggérer que nos enfants ont tous vocation à y jouer les petits missionnaires. J'en appelle par contre à tous les membres des familles chrétiennes et à plusieurs églises entières à venir nombreux pour, ensemble, unir nos efforts en faveur de ces écoles. Si le Corps du Christ imprégnait ces lieux, le dilemme entre l'intérêt de nos enfants et celui de notre quartier ne se poserait même plus. Comme l'a proclamé le prophète Jérémie : « Recherchez le bien de la ville où je vous ai menés en captivité, et priez l'Éternel en sa faveur, parce que votre bonheur dépend du sien » (Jr 29,7). C'est ainsi que nos enfants apprendront à suivre le Christ, à l'introduire au sein du monde, à développer leur altruisme et à comprendre d'autres cultures. Soutenus par leurs parents et leurs églises, c'est dans nos écoles publiques qu'ils acquerront ces compétences pratiques.

Après tout, la démographie de nos quartiers n'est pas aussi appauvrie que celle du système scolaire. Lorsque les familles retirent leurs enfants d'un établissement public, elles privent cette école de leurs ressources et de leur énergie, ce qui incite davantage encore de familles à se retirer. Entre-temps, les familles les moins nanties n'ont pas d'autre choix que d'y rester. Les quartiers difficiles qui avaient encore des ressources deviennent donc des quartiers qui se retrouvent à devoir surmonter ces difficultés, sans ressources. Il nous revient d'inverser cette spirale démographique. Si nous pouvions les imprégner au lieu de fuir, notre impact sur ces écoles contribuerait au bien commun et à la gloire de Dieu.

Choisir l'éducation publique – même dans un quartier scolaire en difficulté – c'est mettre en pratique mon espérance chrétienne de justice et de

**Choisir
l'éducation
publique, c'est
mettre en
pratique mon
espérance
chrétienne de
justice et de
rédemption.**

rédemption. Je choisis l'école publique non parce que je ne m'en soucie guère, mais parce que je m'engage à m'en préoccuper pour m'y investir encore plus activement. Mon mari et moi voyons cela comme une occasion de bâtir le Royaume, de contribuer à notre humble façon au bien-être de la ville, en mettant nos atouts à sa disposition. Et nous ne sommes pas les seuls – au-delà des statistiques décourageantes et des échecs de nos écoles aux tests d'évaluation, nous

avons trouvé des enseignants, administrateurs et parents engagés, qui travaillent ensemble pour opérer des changements. Dieu œuvre partout, même dans les endroits les plus sombres.

Jésus a renoncé à ses privilèges pour se faire l'un des nôtres et se mettre à notre service. Il n'a pas eu peur de se salir les mains et n'a fui ni la tentation ni le danger. Si nous le suivons, nous devons calculer la dépense, prendre notre croix et abandonner nos privilèges pour servir. Il nous implore de mettre notre lumière sur un chandelier et non sous le boisseau. En se retirant des écoles publiques, les chrétiens ont éteint des sources de lumière dans des endroits qui en ont désespérément besoin. Ils ont préféré se tenir chaud, blottis confortablement, bien à l'abri, dans leurs églises et leurs foyers chrétiens.

Dans son livre *Neighborhood Mapping* (« cartographier les quartiers »), John Fuder implore les églises de servir leur quartier en devenant des membres authentiques et crédibles de la communauté. « Nous pouvons certes choisir de retirer nos enfants des 'mauvaises' écoles pour les inscrire dans de meilleurs établissements, et moins exposés. Or..., Dieu nous appelle à renoncer à nos privilèges et à cohabiter pleinement avec ceux qui n'ont rien, comme Christ nous l'a montré en son temps ».

L'Église ne s'est pas suffisamment préoccupée, à l'échelle de nos villes, des conséquences des décisions privées que nous prenons quant il s'agit d'éduquer nos enfants. Là où sont nos enfants, là est notre trésor, là aussi sera notre cœur. Quand nos cœurs, nos enfants et nos finances se mettent en synergie avec ceux de nos voisins – si étroitement que nous ne serons gagnants que s'ils le sont aussi – alors seulement pouvons-nous prétendre suivre l'enseignement du Christ.

Le message chrétien a le pouvoir de changer la vie et les enfants de ce pays en sont l'enjeu : prenons donc lucidement la mesure des problèmes et réagissons par l'imprégnation plutôt que par la fuite. Attachons-nous non seulement à élever nos propres enfants dans la connaissance du Christ, mais aussi à le suivre en œuvrant pour la rédemption de la ville et pour qu'elle vive en paix. Imprégnons sa création de sel, de lumière et d'une vie nouvelle, et faisons briller une lumière sur la montagne. ➤

Traduit de l'anglais par Dominique Macabie.

Pourquoi je scolarise mes enfants à la maison

PAISLEY HILLEGEIST

Je rends grâce au Seigneur de m'avoir donné l'occasion de scolariser mes enfants à domicile. On me pose souvent la question : pourquoi, puisqu'il y a de si bonnes écoles de quartier, scolariser nos enfants chez nous ? Voici quelques-unes des raisons de notre choix :

- Nous avons la liberté de prier, de lire la Parole de Dieu et de discuter de questions d'ordre spirituel à mesure que celles-ci se présentent au long de la journée.
- Nos programmes sont fortement personnalisés. Chaque enfant passe chaque jour du temps en tête à tête avec son professeur.
- Nos enfants ne sont pas régulièrement exposés à la drogue, à l'alcool, à la promiscuité sexuelle. Lorsque nous observons cela en public, nous en discutons ensemble.
- Nous pouvons partager ouvertement notre foi à l'extérieur, sans subir les pressions de la culture de l'école, avec ses cliques et ses intimidations.
- L'apprentissage des choses de la vie quotidienne se fait ensemble. Comment tenir ses comptes, comment envoyer un paquet à la poste. Apprendre à faire la lessive, ou la cuisine. Faire les courses en dénichant les meilleures affaires. Apprendre à construire un poulailler ou à

abattre une dinde. Tout cela fait partie de ce que nos enfants apprennent pendant la classe, à la maison.

- Nous avons le temps de chercher à vivre une vision chrétienne des relations humaines. La réconciliation et l'amour sont au cœur de nos journées d'école. La construction de la personnalité est première.

D'un point de vue historique, la scolarisation à domicile était la norme. C'est à la maison que Jésus a reçu l'essentiel de son enseignement. C'est chez eux que la plupart des pères fondateurs de notre pays ont été scolarisés. De fait, ce n'est que depuis deux siècles que les gens acceptent de laisser l'Etat instruire leurs enfants. Le Seigneur m'a confié mes enfants pour une courte durée. Et selon les paroles du Christ, « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » (Matt. 22,21). Mes enfants appartiennent à Dieu, non à l'Etat.

Cela dit, nous ne délaissions pas les enfants de nos écoles locales. Pas plus que nous cherchons à nous couper de la vie de notre quartier. Nous nous impliquons, en famille, dans certaines activités parascolaires comme les groupes de théâtre. Les enfants et moi-même chantons pour les pensionnaires d'une maison de retraite et distribuons des repas

avec une banque alimentaire dans notre secteur. Scolariser ses enfants à domicile ne veut pas dire s'exclure de la société. Bien au contraire, cela libère du temps et nous permet de servir et de nous engager mieux que si nous étions soumis aux horaires d'une école.

J'admire et respecte les personnes qui, dans le cadre de leur ministère et de leur foi, s'investissent dans les écoles de quartier. Mon mari enseignait les mathématiques dans les quartiers hispaniques de l'Est de Los Angeles pendant les premières années de notre mariage. Nous nous sommes rencontrés parce que nous avions tous deux une passion commune pour le travail auprès des plus jeunes des membres de gangs et pour leur faire connaître Jésus.

Le chemin avec Jésus est différent pour chacun. Certains sont peut-être appelés à scolariser leurs enfants à domicile, d'autres non. Mais je crois de tout mon cœur que la meilleure contribution que je puisse faire à la société, c'est d'élever mes enfants de façon à les aider au mieux à devenir les hommes et les femmes que Dieu les appelle à être. Voilà pourquoi nous les scolarisons chez nous. ➤

Paisley Hillegeist et son mari Jon vivent dans le Connecticut. Ils ont toujours scolarisé leurs enfants – 14, 11 et 9 ans – à domicile. Traduit de l'anglais par Brid Kehoe.



EUGÈNE VODOLAZKINE

Le jardin d'enfants

La Charrue • Hiver 2019



Une expérience personnelle

*Traduit du russe par
Joëlle DuBlanchet*

C'EST AU PÉDAGOGUE allemand, Friedrich Wilhelm August Fröbel, que nous devons le nom de cette institution, mais le premier jardin d'enfants a été fondé bien avant lui par Robert Owen. Ce même

Robert Owen dont se souvient la vieille génération, pour avoir été contrainte d'étudier le communisme scientifique. Même ceux qui ont, à juste titre, qualifié le communisme d'antiscientifique, savaient que c'était précisément à Owen que Marx avait emprunté

Eugène Vodolazkine est l'auteur de plusieurs romans célèbres, y compris Soloviev et Larionov et L'Aviateur. Il vit à Saint-Pétersbourg en Russie.

un certain nombre de bêtises qui sont à la base de la théorie communiste. Par conséquent, tout comme l'autre incorrigible rêveur, Owen peut être considéré comme le fondateur du jardin d'enfants.

Lorsque je me suis retrouvé dans un jardin d'enfants, à trois ans environ, j'ignorais tout, je l'avoue, de Fröbel et d'Owen, mais la seule idée de rassembler une population dans un endroit clos, provoquait déjà en moi un rejet. Les camps, de pionniers et autres, les rassemblements militaires de différente nature, ne m'ont jamais procuré de plaisir. Ce que j'aimais encore moins, c'était le travail collectif – à commencer par la confection d'une « bonne femme de neige »¹, et en terminant par des tâches d'adultes de plus grande ampleur.

Non pas que j'aie été contre les tâches importantes, non, il me semblait plutôt (et il me semble toujours) qu'elles s'accomplissent par la voie des efforts personnels. On peut m'objecter que certains problèmes ne se résolvent que collectivement – par exemple, la confection d'une grande bonne femme de neige. Là, je serais peut-être d'accord. En effet, on ne peut sculpter tout seul une *grande* « bonne femme » de neige. Mais peut-être n'est-il pas nécessaire d'en faire une aussi grande ?

Il y avait autrefois davantage de neige, et dans le jardin d'enfants, nous passions notre temps à faire des boules gigantesques, que nous poussions à trois ou à quatre. C'est à cette époque-là que j'ai compris ce que voulait dire « grossir comme une boule de neige ». La boule roulait avec des crissements, engloutissait toute la neige qui était tombée, laissant derrière elle des surfaces inégales, noircies par les feuilles mortes de l'année passée. Le problème, c'est qu'après, nous ne pouvions pas les mettre l'une sur l'autre. C'était la punition du gigantisme. Nous faisons penser à Robinson Crusoé qui avait fabriqué une barque, mais n'avait pas pu la traîner jusqu'à l'eau. Les énormes boules restaient sur place jusqu'à la fin de l'hiver, et elles étaient les dernières à fondre, alors que dans le jardin toute la neige avait disparu.

Si je veux être précis, je dois dire que je n'avais pas fréquenté un seul jardin d'enfants, mais deux. Du premier, étant donné l'âge que j'avais, je n'ai conservé

1. Le bonhomme de neige est féminisé en russe.

que de vagues souvenirs. De cette période de ma vie, à part quelques exceptions, il m'est resté un quatrain :

*Sur ce portrait, c'est Lénine que l'on voit
Dans un cadre d'épaisse verdure.
C'était le meilleur homme de la terre,
Il était grand, et simple.*

On aurait pu s'étonner du fait que, de toutes les comptines qu'on nous avait apprises, ce soient précisément ces vers qui me sont restées dans la tête, mais il n'y a pas de quoi s'étonner : en URSS, le formatage des cerveaux commençait dans le ventre maternel. C'est par la phrase « Dans un cadre d'épaisse verdure » que ce texte s'était accroché dans ma mémoire. La perception enfantine ne conçoit que le premier degré et elle ne me permettait pas de comprendre ce qu'était ce cadre mystérieux, alors même que le Lénine du jardin d'enfants se trouvait dans un cadre de bois très ordinaire. Jusqu'à un certain âge, j'avais essayé de donner une explication plausible à ces lignes mystérieuses, en transportant par exemple, le lieu de l'action dans la jungle, mais j'avais compris avec le temps que les autres affirmations du quatrain étaient encore plus problématiques.

Les deux jardins d'enfants ont fusionné dans ma mémoire pour n'en faire qu'un seul, et je ne vois aucun inconvénient à les réunir également dans ce récit. Le deuxième semble, ici, absorber le premier, mais, en fait, ce n'est que justice. Ce jardin d'enfants était en adéquation totale avec son appellation, parce que les enfants s'y promenaient dans un vrai jardin.

Pour y accéder, il fallait tourner dans une cour et, lorsqu'on avait franchi l'une des entrées, monter au premier étage. C'est par une simple porte d'appartement qu'on entrait dans le jardin d'enfants. L'immeuble se trouvait sur une petite colline qui, du fait de la construction urbaine, n'était pas du tout visible. Cependant, même dissimulée par les immeubles, la colline restait à sa place et poursuivait son existence secrète. Elle ne s'offrait qu'aux regards de ceux qui, après être montés au premier étage, sortaient du côté opposé de l'immeuble. De ce côté-là, le premier étage devenait le rez-de-chaussée. Et c'est par là qu'on sortait dans le jardin.

Si ma mémoire est bonne, ce jardin était un verger, il y avait des acacias sur tout son périmètre. Le jardin épousait la colline et montait en même temps qu'elle, mais comme on était déjà en hauteur, on ne sentait pas trop la dénivellation. En tout cas, je ne me souviens pas d'avoir perçu les déplacements dans le jardin comme des montées ou des descentes. C'est précisément dans ce jardin que nous faisons, en hiver, des bonnes femmes de neige, en été nous avons d'autres occupations.

Les duels, par exemple. Plus précisément, c'était le même duel joué un nombre de fois incalculable – entre Onéguine et Lenski. L'équipe d'acteurs était stable : c'était moi et un autre garçon dont je ne me rappelle pas le nom. Nous étions allés avec nos parents à une représentation d'*Eugène Onéguine*, et nous avons été bouleversés au plus profond de nous-mêmes. Le conflit amoureux nous avait, à cette époque-là, laissés indifférents, mais le terrible « Maintenant, avancez ! » avait produit sur nous une impression inoubliable. Dans la scène du duel, en conformité avec mon prénom, je jouais Onéguine, tandis que mon camarade (au fait, ne s'appelait-il pas Vladimir ?) jouait Lenski.

Le supposé Vladimir était gros et après mon coup de feu, il tombait avec une très grande maladresse. Il prenait des précautions, choisissait un endroit sur l'herbe et, je ne sais pourquoi, se tapait la cuisse. Je lui avais montré plus d'une fois comment il devait faire, je lui disais que dans cette scène il ne fallait pas choisir l'endroit où tomber, mais tout cela était inutile. Après s'être balancé un instant sur ses jambes fléchies, il touchait d'abord le sol de sa main, puis tombait sur le côté en faisant craquer les branches.

Je n'étais plus au jardin d'enfants lorsque je découvris la composante amoureuse d'*Eugène Onéguine*, ainsi que la merveilleuse musique de cet opéra. On m'avait acheté le disque, et je l'écoutais plus souvent, peut-être, que je ne m'étais battu en duel quelques années auparavant. Je connaissais par cœur tous les arias, et je les chantais autant que me le permettaient mes modestes possibilités. Et même aujourd'hui, quand j'écoute de loin en loin quelque chose (et je précise que je ne me bats plus du tout en duel), je peux encore, lorsque je suis entouré d'amis et après

deux ou trois petits verres, interpréter un air. Je ne suis pas sûr que mon chant procure du plaisir à mes amis, mais ce sont des amis, justement, parce qu'ils consentent à ce genre de sacrifices. Je peux dire que l'origine de cette activité musicale discutable remonte sans aucun doute à mes duels d'opéra.

Il faut dire que les duels concernent la dernière année de ma vie au jardin d'enfants. Elle avait été, si je puis m'exprimer ainsi, l'apothéose de mon existence d'avant l'école primaire.

Tout avait commencé beaucoup plus modestement. Les deux premières années, le jardin d'enfants avait été mon principal tourment.

Personne ne me faisait de mal, mais ma répugnance à y aller ne pouvait être comparée qu'à une visite chez le dentiste. Plus encore, dans l'échelle de mes répulsions, je crois que le dentiste aurait cédé la première place au jardin d'enfants, parce que, dans le premier cas, il s'agissait d'une douleur naturelle mais surmontable (je rappelle que dans mon enfance, il n'y avait pas d'anesthésie), tandis que dans le deuxième cas, c'était un désespoir infini, incompréhensible pour tout le monde, y compris pour moi-même.

Je dois dire que je me conduisais d'une façon irrationnelle. Je me levais docilement, faisais ma toilette, me laissais faire quand on m'affublait d'un gilet de laine et d'un large pantalon informe (c'était la variante vestimentaire hivernale), et, généralement, je marchais calmement jusqu'à la porte du jardin d'enfants. Arrivé là, je faisais brusquement demi-tour et continuais mon chemin dans la direction opposée. Lorsqu'on me ramenait, je me mettais à sangloter, à résister et à demander de ne pas me laisser dans ce triste endroit.

Les deux premières années, le jardin d'enfants avait été mon principal tourment.



Tous ceux qui ont eu à m'accompagner ont été étonnés par le fait que je commençais mes caprices juste devant la porte. On ne me posait pas de questions directement (c'eût été admettre cette éventualité) mais on cherchait à savoir, d'une façon détournée, pourquoi mes crises de nerfs n'éclataient qu'au dernier instant, au lieu de se produire au moment de la toilette, ou lorsqu'on m'enfilait ce fameux pantalon. Et puis, je savais bien, dès le début, où on allait.

Qu'aurais-je pu leur répondre ? Je savais bien sûr dans quelle direction nous irions, et la tristesse m'envahissait dès que j'ouvrais les yeux. D'une façon générale, le matin était pour moi un moment assez pénible. L'obscurité derrière la fenêtre, la voix métallique à la radio – tout cela ne m'incitait pas à la joie. Mais. J'étais à la maison et j'en éprouvais tant de reconnaissance que j'étais prêt à regarder l'obscurité neigeuse, à écouter la radio, et que sais-je encore ! Je me disais que beaucoup de choses pouvaient se passer jusqu'au jardin d'enfants. C'est ainsi qu'un malade incurable ne veut pas gâcher le temps qui lui reste en se laissant aller à des crises de nerfs.

Je me retenais même lorsque nous marchions déjà dans la rue. Je donnais aux minutes qui me restaient une dimension d'éternité, et je me disais qu'il faudrait encore marcher et marcher avant d'arriver, que nous devions passer d'abord devant la pharmacie, devant le type en bronze sur son cheval, à côté de buissons épineux. Lorsqu'on était là, je pensais qu'on avait encore à traverser la cour, à monter au premier étage. Et c'est au premier étage, bien sûr, que tout commençait.

Lorsqu'on me demandait pourquoi je pleurais comme ça en allant au jardin d'enfants, je répondais qu'il y avait là-bas des lampes trop vives. Du point de vue des adultes, l'éclairage ne pouvait pas être un motif sérieux de souffrance, et donc, rien dans ma vie ne changeait. Si j'avais inventé quelque chose d'autre, comme par exemple, ma difficulté à m'entendre avec les enfants (ou les éducatrices), mes plaintes auraient sans doute été prises avec davantage de compréhension. Mais moi, je disais la vérité vraie, même si elle paraissait invraisemblable, contraire au bon sens : rien, dans ce lieu, ne me mettait dans un aussi grand

désespoir que la lumière violente de ses ampoules. Elle ressemblait tellement peu à la lumière douce de ma maison ! Elle mettait impitoyablement en évidence les défauts de cet établissement (et avant tout, l'existence d'enfants méchants et pleins d'énergie) qui, sous un autre éclairage, seraient peut-être restés dans l'ombre.

Tout changement dans le paysage environnant provoquait en moi un nouvel accès d'angoisse. Le changement des tables de la cantine fut ainsi un véritable tremblement de terre. Un matin, les enfants découvrirent, au lieu des tables pratiques, bien qu'un peu vétustes, des monstres à longues pattes, d'un jaune criard. Je dis à la maison que lorsqu'on était assis à ces tables, on ne pouvait pas accéder à nos assiettes, et je suggérai qu'on ne m'envoie pas là-bas. Cela parut encore plus invraisemblable que l'histoire des lampes, et on m'y emmena quand même.

Quel fut mon étonnement, quand je vis, le jour suivant, que les pieds des tables avaient été raccourcis (les parties sciées étaient soigneusement empilées dans un coin), les tables avaient été rabaisées au niveau adéquat, et les plats de la cantine étaient de nouveau accessibles. En ce qui concerne ces plats, ils ne me procuraient que bien peu de plaisir, mais le retour des tables aux dimensions habituelles, eut sur moi un effet apaisant.

Remarque pédagogique : les petits n'aiment pas les changements. Ils aiment qu'aujourd'hui soit pareil à hier, et que demain soit pareil à aujourd'hui. C'est pourquoi il ne faut pas trop voyager avec eux : les voyages fréquents les fatiguent. Et il me semble aussi qu'ils n'aiment pas tant lire que relire, parce que cela les ramène à ce qu'ils connaissent déjà...

Oui, les plats dont j'ai déjà parlé. C'est un thème à part entière, et rien que d'y penser, j'en ai la nausée. La bouillie de semoule pleine de grumeaux, les petits batonnets rouges (pour imiter la betterave) dans le borchth, les pâtes qui sentaient le chlore et les poires caoutchouteuses dans le sirop de fruits : le menu n'était généralement pas très riche. Rares étaient ceux dont l'estomac pouvait supporter ces mets de choix. Dans mes oreilles résonnent encore les tristes ergotages avec la responsable de la cantine, pour savoir ce qu'on devait manger impérativement et ce qu'on pouvait laisser.

En me rappelant tout cela, je me suis longtemps demandé s'il était judicieux d'envoyer ma fille au jardin d'enfants. Et lorsque je l'ai fait, j'ai attendu de savoir si cette institution provoquerait chez elle les mêmes souffrances et les mêmes plaintes. J'étais prêt, au premier signal, à la retirer, et à dire, en repartant, tout ce que je n'avais pas dit dans mon enfance, et à maudire pour toujours ce genre d'établissements. Mais à mon grand étonnement, ma fille y est allée avec plaisir, et elle était même en colère lorsque j'allais la chercher trop tôt. Ce n'était pas le même jardin d'enfants que le mien, mais de toute façon ils sont tous pareils. Aucun n'aurait trouvé grâce à mes yeux.

Du reste, mes souffrances enfantines ont pris fin, elles aussi, avec le temps. Quelque chose s'était produit (on disait que j'avais grandi), et vers cinq ans et demi, je suis allé au jardin d'enfants sans déplaisir. Bien sûr, la nourriture ne s'y était pas améliorée, et je mangeais très peu (généralement, on me permettait par exemple de prendre mon petit déjeuner à la maison), mais ce n'était pas dans la nourriture que résidaient mes tourments d'alors. Je ne tombais plus dans l'abattement à l'idée que j'étais obligé d'aller au jardin d'enfants, de parler, entre autres, avec ceux que je n'aimais pas... Tout rassemblement fortuit et, peut-être, indépendant de notre volonté, suppose que l'on doit communiquer avec des gens dont on ne s'approcherait pas, si on était libre de ne pas le faire. Il prévoit également une place déterminée dans la hiérarchie, alors même qu'on a très envie de partir du fait que chaque être humain, dans la mesure où il est unique, est hors de tous les schémas.

Dans la deuxième période – plus heureuse – de ma vie au jardin d'enfants, j'avais réglé mon problème avec la hiérarchie. J'avais la possibilité de jouer tranquillement au duel (ce qui nécessitait une bonne dose de liberté) et de faire tout ce que le règlement m'autorisait à faire. De plus, je comprenais la sphère de ce qui était permis d'une façon plus large que ne le faisaient les autres enfants.

Par exemple, je m'autorisais à imiter les employées du jardin d'enfants, jusques et y compris (oh, l'horreur !) la directrice, Ada Gueorguievna. Je m'inspirais de sa façon de manger, et plus précisément, des borborygmes qu'elle émettait lorsqu'elle absorbait une nourriture

liquide. Le succès de mes imitations était assuré par le fait que tout le monde connaissait ses manières : les éducatrices et la directrice prenaient, on ne sait pour-quoi, leur repas en même temps que les enfants.

Ce qui est intéressant, c'est que mes supporters ne se limitaient pas à mes camarades de l'établissement : les spectateurs reconnaissants se trouvaient même parmi les éducatrices. Comme tous les gens normaux, elles n'aimaient pas la direction, et elles ne l'aimaient pas, je pense, du fond du cœur. Lorsque la directrice était absente, elles me demandaient de l'imiter en train de manger de la soupe aux concombres salés, ou de boire du lait chaud, et je ne refusais pas. A en juger par la façon dont elles riaient aux éclats, ma prestation n'était pas mauvaise. Surtout lorsque j'exécutais le numéro de la soupe aux concombres, qui supposait que je mime l'absorption non seulement du liquide, mais aussi des concombres.

Le jardin d'enfants était un microcosme, dans lequel les jours de gloire et de succès succédaient aux périodes d'échecs. Un jour, lors de la fête soviétique du 23 février, notre communauté reçut la visite des soldats d'une caserne voisine. Ils nous parlèrent de leur vie qui n'était pas facile, nous posèrent des questions sur la nôtre – qui n'était pas simple non plus, et on se rendit compte, je ne sais comment, que mon camarade Aliocha avait son anniversaire justement le 23 février. Et on lui fit alors un cadeau : on l'installa sur une chaise, et deux des plus grands soldats le soulevèrent jusqu'au plafond. Cramponné des deux mains à sa chaise, avec, dans les yeux, un mélange de peur et de bonheur absolu, Aliocha nous regardait de là-haut : nous étions debout autour de lui, tout petits, plus petits même que d'habitude. Et là, dans l'espoir qu'on me soulèverait aussi sur ma chaise, je criai que mon anniversaire était le 21 février.

Rares étaient ceux dont l'estomac pouvait supporter ces mets de choix.



Oh, je n'espérais pas qu'on me soulèverait à la même hauteur, puisque j'avais joué de malchance avec ma date de naissance. D'un autre côté, la différence n'était pas bien grande, mais 21, c'était presque 23, et par conséquent on aurait bien pu me soulever à la moitié de la hauteur d'Aliocha.

Ils ne le firent pas, ils ne me décollèrent même pas du sol. Il fut dit que *presque* ne comptait pas, et cela sonna comme la voix de la justice. Ce ne sont pas les soldats qui prononcèrent cette phrase – c'étaient des garçons formidables, et cela ne

leur aurait rien coûté de soulever un autre enfant pour son anniversaire.

Si ma mémoire est exacte, cette voix était celle de la plus âgée des collaboratrices, qui proférait régulièrement des sentences sages mais infâmes. C'est ainsi que mon vol se trouva fauché, alors que le bonheur était tout à fait possible.

Cette chance perdue de m'envoler vers le plafond fut l'une des plus grandes déceptions de mon enfance. Une déception plus grande encore fut le rêve jamais réalisé de flotter sur une feuille de la plante tropicale, *Victoria regia*. J'avais lu quelque part que cette feuille supportait un poids de 25 kilos, et les enfants des tropiques pouvaient donc les utiliser en toute quiétude comme une barque. J'ai rêvé de cela pendant longtemps, jusqu'aux premières années de



l'école primaire, me rendant compte avec tristesse que je prenais du poids. Et puis la vie s'est élargie en quelque sorte, elle a pris des couleurs, et mon rêve s'est volatilisé.

Pour terminer ce récit sur mon jardin d'enfants, je dirai que, malgré la présence de nombreux pommiers, ce n'était pas, bien sûr, un jardin du paradis. Et pourtant, lorsque j'entendis pour la dernière fois sa porte se refermer derrière moi en grinçant, sa ressemblance avec les portes du Paradis a soudainement été une évidence. Je n'avais plus aucun droit sur ce jardin. Caché derrière un immeuble, une grille, des acacias, je ne pouvais désormais plus le voir. Il me semble que lorsqu'ils ont été chassés du Paradis, Adam et Eve n'ont pas seulement souffert à l'idée que là-bas c'était bien, et que sur terre ça ne l'était pas du tout, mais parce qu'il n'y avait plus de retour possible en ce lieu.

Il est pénible de savoir qu'on ne pourra plus jamais retourner quelque part ou qu'on ne pourra plus faire revenir quelque chose : c'est la malédiction du temps et de l'espace. La malédiction, si l'on veut parler de choses plus personnelles, des poches sous les yeux, du ventre qui déborde de la ceinture du pantalon et, au sens plus large du terme, de l'expérience – toutes choses qui s'accroissent indépendamment de notre volonté. Il y a longtemps que je ne me pèse plus, mais je sais parfaitement que mon poids dépasse largement les 25 kilos. Il est clair que la *Victoria regia* flottera sans moi. ➤



Cygnes siffleurs

DWIGHT WAREHAM

AU SAUT DU LIT, je l'ai entendu, cet appel reconnaissable entre tous – celui des cygnes siffleurs. Il faisait encore nuit. Je me précipitai à la fenêtre et l'ouvrai grand, collant mon visage à la moustiquaire, l'oreille tendue. Une nuée de cygnes passait tout près, leurs appels résonnant dans la nuit. Combien pouvaient-ils être? Une centaine? Je les entendis disparaître vers l'horizon.

Quinze minutes plus tard à peine, tandis que je sortais de la maison, je l'ai entendu à nouveau – l'appel sauvage d'une seconde nuée, juste au-dessus de ma tête. Je levai les yeux et aperçus d'abord quelques étoiles entre les cumulus. Et puis soudain, dans une trouée, ils surgirent, magnifiques, formant un large V dans le ciel. J'en dénombrai entre cent et cent

cinquante. Si blancs dans le ciel sombre, illuminés par les lumières d'une ville proche. Ils disparurent en direction du nord-est, ponctuant leur vol de leur cri mystérieux. Une étoile filante traversa l'aube à peine naissante.

La troisième nuée apparut alors que les élèves commençaient à arriver à l'école où j'enseignais. Il faisait maintenant plein jour. Les enfants et moi les observâmes : trente-deux cygnes qui volaient en formation. La première et magnifique leçon de la journée. ➤

Dwight Wareham est un naturaliste passionné. Il enseigne dans le primaire depuis de longues années et vit à Maple Ridge, un Bruderhof à Esopus, dans l'Etat de New York. Traduit de l'anglais par Brid Kehoe.

Paweł Kuczyński, *Passion*

Le bon lecteur

KAREN SWALLOW PRIOR

QU'EST-CE QUE LIRE de façon vertueuse, c'est-à-dire inspirée par la volonté du plus grand bien ? Cela veut d'abord dire lire attentivement, prêtant attention à la fois au fond et à la forme, dans une interprétation juste et perspicace du texte. De fait, le simple fait de lire a, en soi, quelque chose qui tend à la vertu. L'application requise pour une lecture attentive (la lecture d'une œuvre littéraire, par exemple, et non le fait de parcourir un mode d'emploi ou de survoler un journal) demande de la patience. L'aptitude à

interpréter et à évaluer demande de la prudence. Même la simple décision de prendre le temps de lire demande, dans notre monde où nous sommes constamment sollicités de toutes parts, une certaine forme de tempérance.

Si, comme moi-même, vous avez suffisamment d'années à votre actif pour avoir connu la vie – et la lecture – avant Internet, peut-être trouvez-vous que votre capacité d'attention a baissé et que votre aptitude à vous asseoir et à lire pendant une heure (ou plus) est aujourd'hui réduite à néant. Les effets



Karen Swallow Prior enseigne l'anglais à l'université Liberty (Virginie, USA). Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont On Reading Well : Finding the Good Life Through Great Books (Brazos, Baker Publishing Group, 2018), dont est extrait cet article. Reproduction autorisée. bakerpublishinggroup.com.



Paweł Kuczyński, *Snowman (Bonhomme de neige)*

sur notre cerveau du monde numérique – décousu, fragmentaire, addictif – et des sollicitations de ses dispositifs clignotants et bipants sont prouvés. Ainsi Nicholas Carr écrit-il dans son ouvrage *Internet rend-il bête ?* que « l'esprit linéaire est en passe d'être remplacé par une autre forme d'intellect, qui a besoin d'absorber et de distribuer l'information par bribes, courtes, disjointes, et souvent répétitives. Et plus cela va vite, mieux c'est ».

Notre cerveau fonctionne d'une certaine manière quand il est formé à lire selon un mode logique et

linéaire. Son fonctionnement est modifié quand il saute en permanence de tweet en tweet, d'image en image et d'un écran à un autre. Comme l'admettent certains leaders de l'industrie, les concepteurs numériques savent comment amplifier certains effets sur le cerveau et intègrent délibérément des qualités addictives aux programmes afin d'accrocher toujours davantage leurs utilisateurs. Que vous ayez le sentiment d'avoir perdu votre aptitude à bien lire ou que vous ne l'ayez jamais eue, ne perdez pas courage. Les qualités requises pour bien lire n'ont

L'artiste polonais Paweł Kuczyński a étudié à l'Académie des Beaux-Arts de Poznan. C'est aujourd'hui un dessinateur satirique de renommée internationale. Vous pouvez voir d'autres de ses œuvres sur plough.com/surrealtimes.



Paweł Kuczyński, *Big Baby (Grand bébé)*

rien de mystérieux. Bien lire est simple – non pas facile, peut-être, mais simple. Il suffit de temps et d'attention.

Bien lire commence par une bonne compréhension des mots sur la page. Moi qui enseigne la littérature depuis trente ans, j'ai remarqué que bien des lecteurs sont conditionnés pour sauter si rapidement à l'interprétation et à l'évaluation qu'ils passent complètement à côté de l'étape fondamentale et essentielle qu'est la compréhension du véritable sens des mots. Cette habitude de l'esprit se traduit parfois dans le langage du corps. Lorsque je demande à mes élèves de décrire ou de redire une phrase ou un passage, leur réponse est souvent de porter leur

regard vers le haut, à la recherche d'une pensée ou d'une idée, plutôt que de regarder les mots sur la page sous leurs yeux où se trouve la réponse. Prêter attention aux mots demande de l'application – un exercice qui s'améliore avec la pratique.

La pratique est importante pour acquérir la maîtrise, mais le plaisir l'est aussi pour rendre la pratique plus aisée. Lisez donc quelque chose qui vous fait plaisir. Si un livre est si rebutant que vous l'évitez, laissez-le et attentez-vous à une lecture qui vous fait plaisir. La vie est trop courte et les livres trop nombreux pour ne pas mettre en pratique ce principe. Qui plus est, l'on ne peut bien lire sans plaisir de lire.

Mais il est tout aussi vrai que les plus grands



Paweł Kuczyński, *TV and Books (La télévision et les livres)*

plaisirs naissent de l'effort et de l'application. Un livre qui ne demande guère plus de votre part que regarder un feuilleton télévisé vous apportera peut-être la même distraction, mais il est peu probable qu'il vous apporte des récompenses intellectuelles, esthétiques ou spirituelles qui perdureront après la fin de sa lecture. C'est pourquoi, lorsque vous cherchez des livres que vous aurez plaisir à lire, visez ceux qui sollicitent quelque chose en vous : des livres avec des phrases si magnifiquement tournées qu'on a envie de les relire, avec des mots familiers utilisés dans un contexte nouveau, des mots nouveaux si évocateurs que vous en chercherez le sens exact dans un dictionnaire, et des images et des idées si frappantes qu'elles

vous reviennent spontanément en mémoire pendant longtemps.

Et puis, lisez lentement. De même qu'un bon repas doit être savouré, ainsi en est-il des bons livres : il faut s'en délecter, et non les parcourir à la hâte. Certes, il y a des lectures qui demandent à être faites rapidement, mais l'habitude de lire en diagonale est à l'esprit ce qu'un régime constant de fast-food est au corps. Non seulement la lecture rapide est-elle inférieure à la lecture profonde, mais elle a peut-être davantage de retombées négatives que de bénéfiques. Un critique nous met en garde, affirmant que la lecture rapide n'est qu'une façon « de se leurrer, en se persuadant que l'on est en train d'apprendre quelque chose ». Lorsque



Paweł Kuczyński, *Blacksmith (forgeron)*



Paweł Kuczyński, *Pearl (La perle)*

vous lisez vite, vous n'utilisez pas votre sens critique et vous n'établissez pas de liens. Pis encore, « la lecture rapide produit deux choses qui ne vont pourtant pas ensemble : des connaissances superficielles et la suffisance ». Ne vous découragez pas si vous lisez lentement. Il faut du temps pour s'imprégner d'un texte. Les lecteurs les plus lents sont souvent les meilleurs lecteurs, ceux qui recueillent d'une œuvre tout son sens et que la littérature touche le plus profondément. Richard Baxter, homme d'église puritain du XVII^e siècle, eut ces mots : « Ce n'est pas la lecture de nombreux livres qui fait un homme sage et bon, mais la bonne lecture

de quelques livres, s'il peut être sûr que ce sont les meilleurs. »

Lisez avec un stylo, un crayon ou un surligneur, en annotant le livre ou en écrivant sur une feuille séparée. L'idée selon laquelle il ne faut pas écrire dans les livres est un reliquat malheureux de l'école primaire, une billevesée née d'une mauvaise compréhension de ce qui fait la valeur d'un livre. La vraie valeur d'un livre, ce sont ses mots et ses idées – non pas la blancheur de ses pages. ➤

Traduit de l'anglais par Bríd Kehoe.



Cancelde et Emmanuel

Jusqu'où pardonner ?

DENISE UWIMANA

L'auteur,
Cancelde, et
Emmanuel

Denise Uwimana a perdu son mari lors du génocide rwandais de 1994. Elle et ses trois jeunes fils ont survécu, en partie grâce aux voisins hutus qui les ont abrités. En avril, pour marquer le vingt-cinquième anniversaire de cet événement, Les Éditions Plough publieront son livre From Red Earth : A Rwandan Story of Healing and Forgiveness (« Terre rouge : une histoire rwandaise de guérison et de pardon »), inspirée de cette histoire.

EN 2015, JE SUIS RETOURNÉE à Mukoma, le village de mon mari assassiné, pour la commémoration annuelle de toutes les victimes du génocide contre les Tutsi. Je savais que le village s'attendrait à entendre mon témoignage, et j'ai soudain senti que c'était le moment et le lieu – vingt et un ans après le génocide, avec le retour d'une atmosphère de paix – d'aborder le thème du pardon.

J'étais confiante, mais au moment de me lever pour m'adresser aux quelque 500 personnes réunies devant moi, j'ai ressenti quelque appréhension. Étaient-ils prêts pour ça ? « Est-ce que l'un d'entre vous a réussi à pardonner ? » ai-je demandé. À mon grand étonnement, au moins une douzaine de mains se sont levées, et j'ai entendu crié : « Oui ! », « J'y suis arrivé ! »

J'ai reconnu la voix de Cancelde. Je savais qu'avaient été tués son mari et cinq de ses sept enfants ; seuls avaient survécu un fils et une fille, car

ils n'étaient pas à la maison lors du massacre. Tous les yeux étaient rivés sur cette mère endeuillée, debout devant eux, qui se préparait à prendre la parole. « Le 9 avril 1994, une bande d'Interahamwe a envahi ma maison », a-t-elle commencé. Elle faisait référence aux milices hutues qui ont perpétré le génocide. « Ma famille s'est fait surprendre. »

Un instant elle resta sans voix, mais elle parvint à reprendre. « Un jeune voisin, Emmanuel, a tué mon mari et cinq de nos enfants. Il a été arrêté et emprisonné l'année suivante. Mais il y a trois ans, en 2012, il a été libéré. Avant de rentrer chez lui, Emmanuel a essayé de venir chez moi, de s'humilier. Mais le village avait appris son arrivée et organisé une manifestation, de sorte qu'il lui fut impossible de venir cette nuit-là. Le lendemain matin, cependant, il s'est présenté à ma porte, pour implorer mon pardon. « Depuis ce jour-là, m'a-t-il dit, je suis en permanence écrasé de honte. »

Cancilde dut de nouveau s'interrompre, puis conclut tranquillement : « Mon cœur avait alors été affranchi de la haine, parce que nous, veuves, avions lu l'Évangile ensemble. Son message a préparé mon cœur à pardonner. »

QUATRE MOIS PLUS TARD, lors d'une nouvelle visite à Mukoma, Cancilde est venue me saluer. Un homme marchait avec réticence à ses côtés. « Bienvenue de retour chez nous, Denise, dit Cancilde. Je te présente Emmanuel. »

Emmanuel était adolescent en 1994. Il avait entendu les consignes sans cesse répétées à la radio de massacrer tous les Tutsi ; avait senti l'odeur de fumée des incendies au loin, avait capté l'excitation qui montait autour de lui. Quand les Interahamwe ont fait irruption à Mukoma coiffés de feuilles de bananier, il était mûr pour répondre avec zèle à leur appel aux armes. Il se sentait galvanisé par leur chant d'extermination exaltant : *Tuza batsembetsembe tsembe...* C'était plus excitant que la frénésie des supporters pendant le match de foot, pensait-il – cette fois, il n'allait pas se priver de passer lui aussi à l'action.

« Si tu ne tues pas, t'est pas un homme ! » C'est ainsi que le chef provoquait ses recrues à suivre son exemple. « Il est temps de s'y mettre. Éradiquez tous ces serpents ! Et, rappelez-vous, les jeunes vipères sont aussi mortelles que les adultes. »

Sur ce, ils ont fondu sur nous, sans cesser de psalmodier leur chant si exaltant. Emmanuel se saisit d'une machette et se lança dans la curée. Puis, pris d'un zèle féroce pour établir publiquement sa virilité, il s'attaqua à la maison de Cancilde.

Lorsque Emmanuel fut arrêté l'année suivante, un nouveau gouvernement avait remplacé l'ancien, et le massacre était déjà une vieille lune. C'est en prison qu'il fut rattrapé par la réalité de cette horreur. Dans ces conditions de promiscuité et de saleté, Emmanuel tentait de survivre, et il était hanté toujours plus chaque année par les visages des enfants qu'il avait tués.

Il était horrifié de ce qu'il avait fait. Qu'est-ce qui l'avait poussé à commettre des actes aussi indicibles ? La torture mentale qu'il subissait était si intense qu'il en était venu à croire que l'enfer ne pouvait pas être pire.

En juillet 2000, Emmanuel avoua ses crimes et tenta de faire comprendre la culpabilité qui le submergeait.

COMMENT ESPERER que le système judiciaire pourrait traiter près de 130 000 accusations de participation à un génocide, d'autant plus que la plupart des juges et avocats sont morts ou ont fui. C'est ainsi qu'en 2002, le nouveau gouvernement institua les gacacas – prononcez « gachacha » – dans tout le pays. Ces tribunaux étaient inspirés du système traditionnel d'administration de la justice : dans chaque localité, des hommes et des femmes de confiance étaient nommés juges, « *inyangamugayo* », c'est-à-dire « ceux qui haïssent la malhonnêteté ».

Une communauté de villages se réunissait chaque semaine, en plein air, à un endroit central d'une des localités, jusqu'à ce que tous les dossiers de leur région aient été entendus. Les accusés avaient été transportés là depuis leur prison, et toute personne présente pouvait les interroger. Les *inyangamugayo* examinaient les déclarations des deux parties avant de rendre le verdict. Ils étaient habilités à accorder des peines réduites si l'accusé admettait sa culpabilité et manifestait du remords. Certains condamnés ont été assignés à un placement de jour pour contribuer à la reconstruction de la nation.

Ces procès furent traumatisants pour tout le pays. Entendre les détails des meurtres de leurs proches, après tant d'années, revenait à arracher la croûte des plaies des rescapés, toujours ouvertes. Les tueurs, en uniforme rose, se sentaient humiliés de voir leurs actes étalés ainsi sur la place publique. Et leur honte rejaillissait aussi sur leurs familles.

Mais pour certains, autant pour les victimes que leurs bourreaux, ce processus atroce fut une étape vers la guérison.

Les aveux faits lors des gacaca ont aidé de nombreux survivants à retrouver la dépouille de leurs proches ; en les inhumant, ils ont donc pu leur rendre les derniers hommages. Et aux tueurs contrits, s'humilier a apporté un certain soulagement.

En 2003, Cancilde était terrifiée à l'idée d'affronter le meurtrier de sa famille, mais sa présence aux gacacas était obligatoire. De plus, malgré son anxiété,

elle avait besoin de connaître la vérité sur la façon dont son mari et ses enfants avaient péri. Elle s'est donc astreinte à se rendre, à pieds, jusqu'au lieu de rassemblement désigné, à l'ombre de grands arbres.

Quand ce fut au tour d'Emmanuel de parler, il se leva, se tourna face à la population, mais garda les yeux baissés. Surmontant ses réticences à décrire le pire qu'il ait commis de sa vie, il raconta comment, avec cinq autres militants, ils avaient débarqué dans la maison de Cancilde le premier jour des atrocités à Mukoma.

« Les cinq autres empêchaient la famille de s'échapper et ils me galvanisaient à continuer de frapper, mais c'est bien moi, Emmanuel, qui ai commis ces meurtres », a-t-il avoué. Emmanuel transpirait et tremblait en racontant son crime par le menu. « J'ai été récompensé pour avoir tué cette famille, a-t-il ajouté. En rétribution de mon crime, Les Interahamwe m'ont donné le logement de Cancilde. Je l'ai démonté pour en récupérer les matériaux et me construire une maison, que j'ai occupée jusqu'à mon arrestation en 1995. »

Emmanuel leva les yeux, son regard éperdu parcourut les visages fermés devant lui, et il s'écria : « J'implore la miséricorde du gouvernement, de mon village et de Dieu ! »

En entendant ce qu'il venait de décrire, Cancilde fut secouée de violents sanglots. Néanmoins, l'honnêteté et l'angoisse d'Emmanuel avaient pénétré le fond de sa douleur et touché son cœur. L'image de son visage déformé de honte resta gravée dans son esprit.

Les juges du Gacaca condamnèrent le jeune

homme à vingt-cinq ans de prison pour ses crimes. Ayant fait preuve d'un remords sincère, il fut libéré après seulement dix-sept ans. C'est alors qu'il s'est présenté à la porte de Cancilde.

Quand cette mère célibataire est allée ouvrir, elle s'est trouvée face à face avec le meurtrier de son mari et de ses enfants. Les yeux pleins de larmes, Emmanuel la supplia à nouveau avec une grande sincérité de lui pardonner.

« Oui, je te pardonne », parvint-elle à articuler.

ET C'EST AINSI QU'EN août 2015, je me suis retrouvée sur la route en compagnie de ces deux là. Emmanuel avait toujours gardé les yeux baissés ; ensuite, nos yeux se croisèrent.

« Désormais, Cancilde est comme une mère pour moi, me confia-t-il calmement. Quand j'ai besoin de conseils, je vais la voir. Avant de me marier, j'ai réglé tous les détails avec elle. C'est elle la fonctionnaire locale qui a autorisé mon mariage. »

Cancilde s'empressa d'ajouter, « Emmanuel est celui à qui je demande de l'aide quand ma maison a besoin de réparations. Il vient chaque fois que je le lui demande, pour remplacer une fenêtre ou réparer le toit. Si ma vache ne va pas bien, c'est à lui que je fais appel. Et il sait qu'il est toujours le bienvenu pour partager un repas chez moi. C'est mon fils ! »

Ils se regardèrent et un timide sourire parcourut le visage d'Emmanuel. ➤

Traduit de l'anglais par Dominique Macabie



Les enfants de Pyongyang

STEPHEN YOON

Stephen Yoon est un médecin américain d'origine coréenne. Au cours des dix dernières années, il a soigné des enfants handicapés à Pyongyang, en Corée du Nord. Jusqu'à l'année dernière, il y vivait avec son épouse Joy et leurs trois enfants, en tant que membres de la Communauté IGNIS. Les restrictions imposées par les autorités américaines rendent maintenant impossible le retour de la famille à Pyongyang.

Plough : *Qu'est-ce qui vous a amené à vous rendre pour la première fois en Corée du Nord ?*

Stephen Yoon : En 2006, j'ai participé à une rencontre d'Église. Un homme y parlait de son travail en Corée du Nord. Il avait été témoin des conséquences de la famine de 1994, qui avait coûté la vie à trois millions de personnes. Malgré l'arrivée de secours venus du monde entier, cet homme s'interrogeait : « Jésus aurait-il envoyé de la nourriture en Corée du Nord, ou bien se serait-il rendu sur place ? » Il pensait que

Jésus partirait pour être avec les gens, pour partager leurs souffrances, pour leur montrer de l'amour.

J'ai été touché. J'ai fait part de son histoire à ma femme. À cette époque, nous avions une vie normale en Californie. Joy m'a dit : « Préparons nos bagages et partons ! »

Alors vous êtes partis...

Oui. En 2007, nous nous sommes installés dans la province de Rajin, une zone expérimentale de

Les enfants d'une maternelle en Corée du Nord.

Cet entretien a été réalisé par Sung Hoon Park en avril 2016 et octobre 2018. Le livre de Joy, Discovering Joy : Ten years in North Korea (Klug, 2018) – « À la découverte de la joie : Dix années en Corée du Nord » –, relate les expériences vécues par sa famille. joyinnorthkorea.com. Pour en savoir plus sur la Communauté IGNIS, voir le site : igniscommunity.org.



Thérapie pour un enfant atteint d'une infirmité motrice cérébrale.

libre-échange à la frontière avec la Chine et avec la Russie. Je travaillais dans une clinique. La Corée du Nord étant un pays socialiste, presque tous les aspects de la vie dépendent du gouvernement. On côtoyait quotidiennement des agents du gouvernement, dans chacun de nos services.

Quelles étaient vos difficultés au quotidien ?

En tant qu'étrangers et citoyens américains, nous devons faire face à davantage de restrictions sur ce qu'il nous était permis de faire sans escorte gouvernementale. L'organisation de notre emploi du temps était compliquée parce que l'équipe de la Communauté IGNIS à Pyongyang, formée de huit membres, partageait un seul véhicule. Et un seul fonctionnaire officiel avait la responsabilité des horaires de travail. Notre équipe vivait dans une maison commune en raison du manque de logements pour les étrangers. Ce fonctionnement s'avérait une difficulté.

Malgré ces contraintes, nous avons été agréablement surpris de ce que nous avions la liberté de faire. Notre travail quotidien consistait à collaborer avec les gens que l'on trouve ordinairement dans un hôpital local. Nous avons soigné des patients, formé des médecins. À condition de prendre le temps de

recevoir les autorisations nécessaires, nous avons constaté qu'il y avait peu de choses que nous ne pouvions pas faire.

Comment s'est constituée votre communauté en Corée du Nord ?

En visitant, Joy et moi, l'Abbaye de Jésus, une communauté dans les montagnes du nord-est de la Corée du Sud, nous avons été frappés par ces personnes différentes qui vivaient ensemble, avec tous les problèmes qu'elles charriaient avec elles. De voir comment ces problèmes pouvaient être résolus nous a redonné espoir et a servi de modèle au ministère que nous voulions développer. Il a reçu le nom de Communauté IGNIS.

Actuellement, notre communauté compte plus de quarante personnes qui travaillent sur divers projets en Corée du Nord. Certaines sont membres à part entière. D'autres viennent pour des stages d'un an ou de six mois pour participer à des projets. Certaines travaillent dans la santé, d'autres dans des crèches, d'autres dans l'humanitaire.

Nous avons clairement informé les autorités nord-coréennes que nous venions en tant que chrétiens pour aider la Corée du Nord. Ce fut accepté et autorisé. Néanmoins, nous n'avons pas eu la permission de distribuer du matériel religieux ni de parler de de notre foi.

Il y a quelques années, pendant une période relativement brève, plusieurs de mes collègues ont fait l'expérience de situations mettant leur vie en danger. Ensuite, on a diagnostiqué chez Joy un cancer du rein. Elle est retournée aux États-Unis après une importante intervention chirurgicale. Heureusement, elle a pu récupérer. Mais j'ai été ébranlé. Jusque-là, j'étais très focalisé sur mon travail. J'ai finalement réalisé que le travail n'était pas la chose la plus importante.

J'ai relu Jean 13 (v. 35) : « À ceci, tous vous reconnaîtront pour mes disciples : à l'amour que vous aurez les uns pour les autres. » Apprendre à vivre ensemble dans l'amour, prendre soin les uns des autres comme des frères et des sœurs, est devenu essentiel dans ma vie. Je considère désormais cela – et non pas le travail – comme ma vocation principale.



Quelle est l'influence de votre foi sur votre vocation ?

Pendant mes études en Corée du Sud, j'étais faible en maths. J'ai ressenti l'appel à faire de la médecine. Mais devenir médecin me paraissait impossible. Pourtant, j'ai réfléchi : « Dieu rend possibles les choses impossibles. » Je savais ce que j'étais appelé à faire, et j'ai reçu la foi que cela pourrait se réaliser.

Une de mes patientes, à Rajin, ne pouvait plus bouger les mains. J'ai posé mes mains sur elle et, de manière surprenante, son état s'est amélioré. Après cela, des malades « incurables » ont commencé à affluer à la clinique. Cette expérience m'a fait comprendre que je ne devais pas compter sur mes propres forces mais sur la puissance de Dieu.

Comment en êtes-vous arrivé à vous consacrer à des malades atteints de paralysie cérébrale ou de troubles du spectre autistique ?

Des nouvelles sur mon travail à Rajin sont arrivées jusqu'à Pyongyang, et la Faculté de médecine m'a contacté. Ils m'ont dit que, si j'obtenais un diplôme de l'Université Kim Il Sung, mon travail serait mieux reconnu. C'est ainsi qu'en 2011 je suis devenu le premier étranger à obtenir un doctorat en réadaptation de la Faculté de Médecine de Pyongyang.

Ensuite, en janvier 2012, j'ai fait à Rajin la connaissance d'une enfant de cinq ans atteinte de paralysie cérébrale. Bok Shin était paraplégique et ne pouvait

pas avaler. Sa grand-mère lui mâchait la nourriture avant de la mettre dans sa bouche. J'ai essayé de m'occuper de Bok Shin avec amour. Rapidement, elle a commencé à bouger ses doigts.

La même année, la Faculté de Médecine de Pyongyang m'a invité pour enseigner. Mais je craignais que Bok Shin décède avec mon départ. J'ai demandé qu'elle soit transférée de Rajin à l'hôpital d'enfants de Pyongyang. Le directeur de l'hôpital a été surpris quand je lui ai expliqué l'état de Bok Shin. Il disait qu'il n'y avait pas de malades atteints de paralysie cérébrale en Corée du Nord. J'ai juste demandé que Bok Shin puisse recevoir un lit, ce qui fut fait.

Quand j'ai commencé à soigner Bok Shin à Pyongyang, les parents d'autres patients se sont souvenus d'enfants de leurs voisinages qui présentaient des symptômes similaires. La nouvelle s'est répandue. De toute la Corée du Nord, des parents ont amené leurs enfants handicapés à Pyongyang. Le personnel de l'hôpital ne savait pas quoi en faire. C'est là que j'ai initié des thérapies, avec la collaboration de la Faculté de Médecine.

En octobre, j'ai commencé un travail avec une autre enfant paraplégique, Oo-Ein. Quand je lui ai demandé ce qu'elle souhaitait le plus, elle m'a répondu : « Aller à l'école avec mes copines. » Son instituteur devait l'emmener à l'école sur son dos. Après une année de thérapie intense, Oo-Ein a pu

Stephen Yoon accompagne une équipe de médecins à la Faculté de médecine de l'hôpital de Pyongyang.



Joy Yoon donne une leçon à un enfant atteint d'une infirmité motrice cérébrale.

quitter l'hôpital. Je lui ai demandé : « À quoi rêves-tu maintenant ? » Elle a répondu : « Je voudrais devenir médecin comme toi quand je serai grande, pour pouvoir aider les enfants comme moi. » L'équipe de l'hôpital était émue aux larmes.

Le gouvernement a réagi très favorablement à cette histoire. Le président Kim Jong-Un a décidé que des médecins seraient formés pour traiter les personnes avec un handicap, et qu'on les enverrait dans toute la Corée du Nord pour soigner les enfants. J'ai donc commencé à travailler avec la Faculté de Médecine de Pyongyang afin d'élaborer un programme d'enseignement destiné à apprendre à des médecins nord-coréens à traiter la paralysie cérébrale et l'autisme. Trois médecins ont été formés et envoyés dans d'autres hôpitaux, et j'ai récemment formé quatre internes en réadaptation pédiatrique.

Après avoir reçu l'autorisation de former des médecins en réadaptation pédiatrique, nous avons été mis en relation avec un kinésithérapeute américain qui venait d'arriver en Corée du Nord pour s'occuper d'enfants autistes. Avant juin 2015, aucun diagnostic ni traitement d'aucune sorte n'étaient disponibles pour des enfants atteints de troubles du spectre autistique en Corée du Nord. Les enfants victimes d'un TSA et leurs parents devaient se débrouiller pour

faire face à leurs difficultés. Désormais, plus de trente médecins de l'hôpital de la Faculté de Médecine de Pyongyang, de l'hôpital d'enfants de Pyongyang et de la Fédération du handicap de la RDPC ont participé à une série de conférences sur l'autisme. Les familles avec des enfants autistes peuvent pour la première fois suivre un traitement.

Qu'est-ce qui a changé au cours de l'année passée dans votre travail, quand les restrictions géographiques de circulation ont été mises en place ?

En juillet 2017, le Département d'État américain a décrété une restriction de circulation géographique (GTR : Geographic Travel Restriction) concernant la Corée du Nord, qui a eu des conséquences considérables sur notre famille et notre travail. Ce changement de situation était une réponse directe à la détention puis à la mort d'Otto Warmbier.

Pourtant, l'affaire Otto Warmbier représente une exception dans la vie des étrangers en Corée du Nord. Environ deux cents citoyens américains ont travaillé et vécu en Corée du Nord ces dernières années. Pendant cette période, seule une poignée a été placée en détention.

Maintenant, en raison de ces tensions politiques,

notre situation familiale, sans être dramatique, n'en est pas moins devenue compliquée. Nous voyageons d'un pays à l'autre depuis le début du mois de septembre 2018. Nous n'avons pas de visa de résident pour un pays asiatique en-dehors de la Corée du Nord et nous n'avons actuellement pas de domicile aux États-Unis.

Nous aimerions retourner à Pyongyang en famille. Malheureusement, le Département d'État américain n'a accordé une validation spéciale de passeport pour aller en Corée du Nord qu'aux adultes impliqués dans notre projet. On nous a fait savoir que les mineurs ne se verront pas délivrer de passeports pour se rendre en Corée du Nord.

Nos enfants sont les victimes de cette situation. Nous avons consacré plusieurs années à notre travail et à notre vie en Corée du Nord. C'est vraiment dommage de perdre ce pour quoi nous avons travaillé si dur. Tant que l'interdiction de voyager ne sera pas levée, nous ne pourrons pas retourner travailler à plein temps en Corée du Nord.

Quel est l'avenir de la Communauté IGNIS ?

Les objectifs de la Communauté IGNIS n'ont pas changé. Nous restons déterminés à partager notre amour avec le peuple nord-coréen. C'est notre vocation de vivre parmi ces gens, de leur manifester notre amour en créant des liens avec eux, et de rechercher des solutions durables aux besoins de la société.

Puisque les citoyens américains ne peuvent désormais pénétrer en Corée du Nord que dans une très faible mesure, les membres de notre équipe américaine s'efforcent de préparer des responsables issus d'autres pays et de continuer à soutenir, de l'extérieur de la Corée du Nord, le travail qui se poursuit à l'intérieur.

Quel conseil donneriez-vous à ceux qui voudraient aider les habitants de Corée du Nord ?

Nous croyons qu'un engagement significatif en Corée du Nord a des effets positifs. Notre travail dans les domaines de la santé, de l'humanitaire et du développement ne fait pas qu'aider les personnes les plus vulnérables de cette société et modifier leurs manières d'appréhender l'existence. Il réduit également le fossé qui sépare nos pays.



La prière et la mobilisation sont nécessaires pour ramener la paix dans la péninsule coréenne. Merci de vous joindre à nous pour prier en faveur de la paix entre les États-Unis et la Corée du Nord. Notre travail est devenu incroyablement complexe car il nous faut maintenant composer avec les sanctions des États-Unis et de l'ONU, la GTR, et les difficultés pour obtenir des visas permettant de voyager dans tous les pays concernés.

Merci de prier aussi pour les chrétiens étrangers qui vivent et travaillent en Corée du Nord. Ce n'est pas facile de vivre dans un contexte d'isolement et de surveillance. Il nous arrive de ressentir épuisement et découragement. Priez pour que nous ayons la persévérance et le courage nécessaires pour répondre à notre vocation.

Enfin, merci de prier pour le traitement des enfants handicapés et pour qu'ils soient bien acceptés en Corée du Nord. Nous sommes résolus à créer le tout premier centre de soins pour enfants atteints de paralysie cérébrale ou d'autisme. Mais notre travail est loin d'être terminé. ➔

Traduit de l'anglais par François Caudwell.

Un enfant apprend à marcher avec l'aide d'un entraîneur de marche, don du Bruderhof, la communauté derrière les éditions Plough.



Le stylo et le clavier

MARK BAUERLEIN

SI VOUS FAITES UNE RECHERCHE SUR internet en tapant « Stylo plume Pelikan 1950 », des dizaines de photos d'objets anciens à vendre apparaissent. À partir de 30 €, on en trouve à tous les prix. J'encourage mes élèves et les adolescents et les jeunes qui assistent à une de mes conférences à en faire l'acquisition: « Dites à vos parents que vous voulez un vieux stylo plume pour Noël ou pour la remise de votre diplôme. »

Je leur montre mon stylo et ils le regardent, curieux et amusés tout à la fois. Lorsque je leur dis de s'en procurer un, ils ont d'abord l'air perplexe, puis intéressé. Personne auparavant ne le leur avait suggéré, et cela les fait réfléchir. C'est comme s'ils découvraient un nouveau trait de caractère et cela les

fait réfléchir d'une manière nouvelle et plus profonde. Un stylo de luxe, rien que pour moi. . .

Les jeunes Américains sont tellement saturés de nouveautés numériques qu'un vieil instrument absolument étranger à la pression des pairs et à la culture des jeunes leur fait

Le caractère insolite de l'écriture à la main fait partie de ses avantages.

l'effet d'une énigme – qui cependant les fascine. L'idée de posséder un instrument d'écriture personnel leur plait, bien qu'elle ne leur soit jamais venue à l'esprit auparavant. Un stylo à l'ancienne signifie beaucoup plus qu'un simple outil, même pour la génération branchée et connectée.

Et ce pour une raison bien simple. Réfléchissez

à ce que vous faites avec ce stylo : vous signez votre nom. Une signature est une action bien particulière. Elle permet d'identifier une personne ; plus encore, elle la représente de façon unique. Elle est toute personnelle. Quand on signe son nom, on s'identifie. Personne d'autre ne peut le faire à notre place. En fait, notre signature a un statut légal et contraignant.

C'est ici que réside la grande différence entre le stylo et le clavier. Lorsque dix personnes tapent une phrase à l'écran, elles créent toutes exactement la même chose. Si elles écrivent les mêmes mots à la main, le résultat varie d'une personne à l'autre. Chaque main est unique, tout comme l'écriture de chacun. Quand un jeune de vingt ans abandonne le clavier pour prendre le stylo plume, il se produit une merveilleuse individualisation. Le clavier « technologise » les gens et fait d'eux des utilisateurs. Ils reproduisent tous les mêmes polices. Le stylo fait d'eux des personnes distinctes qui produisent des caractères graphiques uniques.

Et ne réduisons pas la valeur de l'écriture manuscrite à son caractère décoratif. Fermer l'ordinateur portable et offrir à quelqu'un un Mont Blanc, un Parker ou un Waterman, c'est lui donner l'occasion de mieux apprécier l'art de l'écriture. De prendre plus au sérieux ses propres mots. Ceux-ci lui apparaîtront comme sa propre création. Ces mots, c'est cette personne qui les a créés, et non un ordinateur. Le stylo devient ainsi une extension de la sensibilité de son utilisateur. Lorsque celui-ci tient un stylo à la main - surtout un stylo qui n'a pas été fabriqué en série - il ressent un besoin plus pressant de s'exprimer. L'individualité de l'écriture à la main

Photographie: Gajus/Stock

Mark Bauerlein est rédacteur en chef de *First Things* et professeur d'anglais à l'université Emory. Il a publié plusieurs livres : *The Pragmatic Mind : Explorations in the Psychology of Belief* (1997) et *The Dumbest Generation : How the Digital Age Stupefies Young Americans and Jeopardizes Our Future* (2008).

favorise l'individualité de l'écriture tout court. Il est plus difficile d'écrire un cliché avec un Pelikan que d'en taper un sur un Mac.

Bien sûr, les jeunes du XXI^e siècle considèrent l'écriture manuscrite comme un processus peu pratique, et les écoles encouragent cette tendance. L'enseignement de l'écriture cursive a progressivement disparu du programme de l'école élémentaire. Aujourd'hui, lorsque les étudiants passent des examens, les enseignants ont du mal à déchiffrer les griffonnages qu'ils leur soumettent.

Mais le caractère insolite de l'écriture à la main fait partie de ses avantages. La difficulté qu'elle représente affecte les élèves exactement comme le souhaitent les professeurs d'anglais. Les jeunes font tout le reste avec le clavier, et lorsqu'ils écrivent un article sur le clavier, cette action se mélange avec tous les autres messages qu'ils envoient dans le cadre des échanges de la journée. L'écriture à la main les force à fournir un effort laborieux qui ne cèdera pas aux interruptions ou aux habitudes d'expression auxquels ils sont accoutumés. Lorsqu'ils composent sur un ordinateur, les élèves sont constamment distraits par des courriels ou le signal sonore annonçant de nouveaux textos, et ces distractions interrompent le fil du texte. Rien de tel ne peut arriver s'ils n'ont qu'une page devant eux. Ce que les étudiants considèrent comme un appauvrissement est, en fait, une amélioration. Je les presse donc d'acquérir un stylo plume, un stylo ancien qui ne soit pas comme celui des autres.

La plupart des étudiants arrivent à l'université avec peu de confiance en leurs capacités dans le domaine de l'écriture, et la composition est peut-être le cours le plus redouté et le plus détesté en première année d'université. Les étudiants veulent passer à leur spécialité : économie, préparation à la médecine et psychologie. Ils n'ont aucune envie de prolonger la corvée qui consiste à formuler un exposé par écrit. Ils savent que ce n'est pas leur point fort (parmi les étudiants qui commencent des études universitaires, 61 pour cent seulement ont le niveau requis en anglais pour la première année). Chaque devoir sur papier les rend anxieux et ils usent des

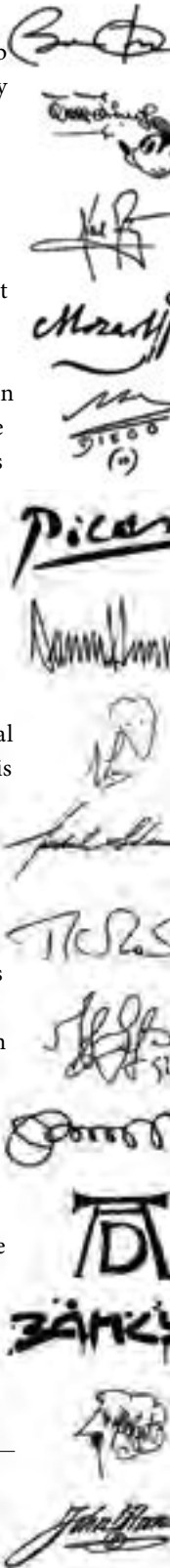
tactiques habituelles pour faire face. Ils consultent des sites Web pour trouver des idées – une page Web qui leur livre une interprétation d'un poème d'Emily Dickinson, par exemple – et retardent le travail jusqu'à la veille du jour où ils doivent rendre leur devoir. Enfin, ils ouvrent leur ordinateur portable et tapent les phrases aussi vite que possible. Tout cela pour éviter de faire du processus d'écriture une activité minutieuse, délibérée et expressive. Ce serait trop désagréable.

L'écriture à la main les oriente dans une autre direction. Elle exige de l'élève d'aborder l'écriture non pas comme une activité mécanique mais comme une démarche créatrice, ou au minimum individuelle. Ils font de plus grands efforts pour que leur prose soit à la hauteur de la plume qu'ils ont à la main. Tous voudraient avoir le dernier iPhone. Les institutions qu'ils fréquentent sont à la pointe de la technologie. Mais tous les outils dont ils disposent sont produits en série. Les enfants qui reçoivent un iPhone ou une tablette se mettent immédiatement à les personnaliser. Ils ne sont pas encore sortis du centre commercial qu'ils parcourent les sites affichant des rangées d'étuis de téléphone cellulaire de couleurs vives. Ils veulent adapter leur équipement à leur personnalité. L'ère numérique leur promet d'amplifier leur être – au départ, la devise de YouTube était « Diffusez vous vous-mêmes » – mais, en vérité, elle ne fait que produire une horde d'utilisateurs munis d'appareils tous identiques se faisant écho dans la toile.

Au lieu de se joindre à la course au numérique, un jeune équipé d'un Parker Duofold d'il y a soixante ans n'a qu'à le retirer de sa poche, dévisser le capuchon, ouvrir le cahier et commencer à griffonner. C'est distingué et c'est amusant. Surtout, pour ceux d'entre nous qui enseignent l'écriture, sans parler des employeurs qui se plaignent de la mauvaise prose au travail : cela amène les jeunes que nous voulons voir progresser à écrire des phrases plus belles et des paragraphes de meilleure qualité.

Le caractère insolite de l'écriture manuscrite fait partie de ses avantages. ➔

Traduit de l'anglais par Marie-Noëlle von der Recke.



Michael et Margaretha Sattler

JASON LANDEL

EN MARS 1525, un jeune couple arrivé depuis peu à Zürich rejoignit ce qui s'avérait un périlleux groupe d'étude de la Bible. Ce groupe de chrétiens, créé quelque deux mois auparavant, se réunissait pour discuter des idées de la Réforme. Ils cherchaient à revenir à la simplicité de l'Eglise primitive et acquirent la conviction que seul un adulte pouvait demander le baptême, au nom de sa foi. C'est ainsi qu'au printemps de cette même année, Michael Sattler reçut le baptême, en tant qu'adulte – un crime aux yeux du droit laïc comme du droit religieux et passible de la peine de mort. Michael et sa femme Margaretha rejoignaient ainsi le mouvement nouveau des « re-baptiseurs », ou anabaptistes.

Né dans le sud de l'Allemagne vers 1490, Michael avait d'abord été moine bénédictin dans un monastère près de Fribourg, où il avait été nommé prieur. Margaretha avait été béguine. Tous deux avaient découvert les idées des Réformateurs et avaient trouvé l'un en l'autre un partenaire désireux de suivre le Christ dans toutes les dimensions de sa vie.

A Zürich, Michael devint rapidement l'un des meneurs du groupe anabaptiste. Lorsque celui-ci fut dissous, Michael et Margaretha furent chassés de la ville. Cherchant à sauver cette communauté de renouveau, Michael rencontra Martin Bucer ainsi que d'autres personnages-clés du courant dominant de la Réforme. Aux yeux des réformateurs plus prudents, cependant, les positions sans compromis du couple étaient trop radicales.

Les communautés anabaptistes – illégales – faisaient de plus en plus d'adeptes, mais elles restaient éparpillées et cachées. Finalement, en février 1527, Michael présida un rassemblement de meneurs radicaux. Là, ils rédigèrent ce qui prendrait plus tard le nom de Confession de Schleithem, d'après la ville suisse où eut lieu cette rencontre. Ce texte, qui s'appuyait sur le Sermon sur la Montagne, exposait les principes fondamentaux de leur mouvement, dont

le baptême volontaire des adultes sans contrainte religieuse, la non-violence, et répondre de ses actes devant ses frères et sœurs en église.

De retour chez eux après cette rencontre, les Sattler furent presque aussitôt arrêtés par les forces autrichiennes. A l'accusation d'anabaptisme, on ajouta celle de trahison pour s'être opposé à la guerre contre les Turcs ottomans.

Si les Turcs viennent, avait en effet déclaré Michael, il ne faut pas leur opposer de résistance, car il est écrit (Mat. 5:21) : 'Tu ne commettras pas de meurtre'. Il nous faut plutôt implorer Dieu dans la prière afin qu'il leur résiste et les repousse lui-même... Si la guerre était justifiée, je préférerais la faire contre les soi-disant chrétiens qui persécutent, emprisonnent et tuent de pieux chrétiens, plutôt que de la faire contre les Turcs qui ne connaissent rien de la foi chrétienne.

A l'ouverture du procès, l'Archiduc d'Autriche, craignant un soulèvement, fit déployer des soldats.

Cinq jours plus tard, le 20 mai 1527, Michael Sattler fut torturé et brûlé vif. Tandis qu'on le menait au lieu de son exécution, il incitait la foule à se repentir et pria pour les juges. Huit jours après la mort de son mari, Margaretha fut exécutée par noyade dans la rivière Neckar. Avant son exécution, elle déclara qu'elle eût préféré être brûlée vive aux côtés de son époux.

Alors qu'on l'attachait au poteau, Sattler pria ainsi: « Dieu éternel et tout-puissant, tu es le chemin et la vérité. Parce que l'on ne m'a pas convaincu de mes torts, je vais, avec ton secours, rendre témoignage aujourd'hui à la vérité et la sceller de mon sang ». ➤

Jason Landsel est l'illustrateur des articles sur les « Précurseurs » des éditions de La Charrue. Il est notamment l'auteur de l'illustration ci-contre. Traduit de l'anglais par Bríd Kehoe.





« Ainsi, il faut **préparer nos cœurs et nos corps** tout ensemble, pour combattre sous l'obéissance des lois saintes de Dieu. C'est donc pour cela que nous allons instituer **une divine école afin d'y apprendre à servir Jésus-Christ**. Gardez-vous bien de vous laisser surprendre par la crainte. À mesure que l'on avance dans le chemin de la piété et de la foi, on court dans la voie des commandements du Seigneur, par un **sentiment d'amour et par une douceur ineffable**. »

Extraits de la Règle de Saint Benoît de Nursie

Ken Alexander, *First Birth*, 2007

 **La Charrue**

LABOURER POUR QUE NAISSE UN MONDE NOUVEAU

www.editionscharrue.com

Plough Publishing House
Walden, New York, USA
Robertsbridge, East Sussex, UK
Elsmore, NSW, Australia